L'OPTIMISTE,

OU

L'HOMME CONTENT DE TOUT,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR M. COLLIN D'HARLEVILLE.

Représentée, pour la premiere fois, sur le Théatre François, le 22 Février 1788, & devant LEURS MAJESTÉS, le 25 du même mois.



A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur du Roi, Quai des Augustins, à l'Immortalité.

1788.



PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. de PLINVILLE, l'Optimiste.	*M. Molé.*
Mde. de PLINVILLE.	*Mlle. de la Chassaigne.*
ANGÉLIQUE, leur fille.	*Mde. Petit.*
Mde. de ROSELLE, niece de M. de Plinville.	*Mlle. de Vienne.*
M. de MORINVAL.	*M. Vanhove.*
M. DORMEUIL.	*M. Naudet.*
M. BELFORT, Secrétaire de M. de Plinville.	*M. Saint-Fal.*
ROSE, jeune Suivante d'Angélique.	*Mlle. Joly.*
PICARD, vieux Portier de M. de Plinville.	*M. Dugazon.*
L'ÉPINE, Laquais de M. de Plinville.	*M. la Rochelle.*
UN POSTILLON.	

La Scène est en Touraine, au château de Plinville.

Nota. Le rôle de M. de Plinville appartient à l'emploi des rôles à manteau.

Celui de Mde. Roselle peut être joué par les grandes coquettes ; & Rose ressemble beaucoup à Victorine.



L'OPTIMISTE,

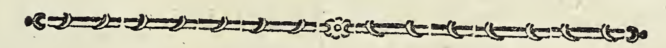
OU

L'HOMME CONTENT DE TOUT.



ACTE PREMIER.

La Scene repréſente un boſquet rempli d'arbres odoriférans.



SCENE PREMIERE.

Mde. de ROSELLE, *un bouquet à la main, tire ſa montre.*

EST-IL bien vrai? qui? moi, levée avant ſix heures?
Moi? dans ce vieux château, dans ces triſtes demeures?
Chez mon oncle?... heureux homme! il prétend que chez lui
Tout va le mieux du monde; & moi j'y meurs d'ennui...
Peut-être ai-je bien fait d'y venir.... J'imagine
Que je puis être utile à ma jeune couſine.
Je crois... s'il étoit vrai!... j'avoûrai qu'à ce prix,
Je ne regretterois ni la Cour ni Paris.
Près de ſe marier, cette pauvre Angélique
Paroît de plus en plus triſte & mélancolique....

Ce jeune Secrétaire, au maintien noble, aifé,
Seroit-il, par hafard, un amant déguifé?
C'eft un point qu'il faudroit éclaircir. Je foupçonne
Qu'on va facrifier cette jeune perfonne:
Tâchons de l'empêcher. Obfervons... Cependant
Le mariage peut fe faire en attendant.
Comment le retarder? Il faudra que j'y fonge.
Un prétexte... ma fœur... bon! le premier menfonge
Suffira...



SCENE II.

Mde. de ROSELLE, ROSE.

Mde. de ROSELLE.

BONJOUR, Rofe; où portez-vous vos pas?

ROSE.

Ah! Madame! pardon; je ne vous voyois pas.
J'ai pouffé jufqu'au bout de la grande avenue;
Et puis, fans y fonger, je fuis ici venue.
Je vais....

(*Elle veut fe retirer.*)

Mde. de ROSELLE.

Vous me fuyez? caufons.

ROSE.

Avec plaifir:
Car, moi, j'aime à caufer; d'ailleurs j'ai du loifir.
Mademoifelle écrit.

Mde. de ROSELLE.

Elle eft déjà levée?

ROSE.

Bon! jamais le foleil au lit ne l'a trouvée:
Elle n'en dort pas mieux.

Mde. de ROSELLE.

Elle a donc mal dormi?

ROSE.

Très-mal: je l'entendois; elle a pleuré, gémi.

Mde. de ROSELLE.

Elle a du chagrin ?

ROSE, *ſoupire.*

Oui.

Mde. de ROSELLE.

Ma tante auſſi la gronde.

ROSE.

Elle eſt grondée ainſi depuis qu'elle eſt au monde.

Mde. de ROSELLE.

Oui, ma tante ſouvent prend de l'humeur pour rien.

ROSE.

Tout en nous querellant, elle nous veut du bien :
Pour ſa fille ſur-tout, ſa tendreſſe eſt extrême.

Mde. de ROSELLE.

Elle aime auſſi mon oncle & le gronde de même.

ROSE.

De ma maîtreſſe, moi, je connois le vrai mal ;
C'eſt qu'elle n'aime point Monſieur de Morinval ;
Car, lorſqu'elle le voit, ou dès qu'on le lui nomme....

Mde. de ROSELLE.

Morinval, cependant, a l'air d'un galant homme.

ROSE.

Galant homme, d'accord ; mais boudeur & chagrin :
On ne lui voit jamais un air ouvert, ſerein.
Pour moi, ſon ſeul aſpect m'inſpire la triſteſſe :
Il ſe peint tout en noir, excepté ma maîtreſſe ;
Et puis, il n'eſt point jeune, & ma maîtreſſe l'eſt.

Mde. de ROSELLE.

Il n'eſt pas vieux non plus.

ROSE.

Ah ! pardon, s'il vous plaît.
Il a bien cinquante ans, elle n'en a que ſeize.
Comment voulez-vous donc qu'un tel époux lui plaiſe ?
Pour moi, je ne ſais pas quand je me marîrai ;
Mais je répondrois bien que je n'épouſerai
Qu'un jeune homme : du moins, quand on eſt du même âge,
On fait juſques au bout, enſemble, le voyage.

Mde. de ROSELLE.

Monſieur Belfort paroît aimable ?

ROSE.

Oh ! oui.

Mde. de ROSELLE.

Sait-on,

Dites-moi, ce que c'eſt que ce jeune homme ?

ROSE.

Non.

Car Monſieur l'a reçu ſur ſa ſeule figure.

Mde. de ROSELLE.

Par quel haſard ?

ROSE.

Un ſoir, la nuit étoit obſcure,
Un jeune homme demande un aſyle : on l'admet...
C'étoit Monſieur Belfort. Il entre; l'on ſoupoit :
On l'invite. Il paroît ſpirituel, honnête.
Le lendemain, il veut repartir; on l'arrête.
Il pleuvoit : cependant comme il pleuvoit toujours,
Monſieur, qui le retint ainſi pendant huit jours,
Goûtoit de plus en plus ſon ton, ſon caractere.
Enfin, quoiqu'il n'eût pas beſoin de Secrétaire,
En cette qualité Monſieur l'a retenu.

Mde. de ROSELLE.

Bon ! & depuis ce tems n'eſt-il pas mieux connu ?

ROSE.

Ses bonnes qualités l'ont fait aſſez connoître.

Mde. de ROSELLE.

Il a plus d'un emploi, car il tient lieu de maître
A ma couſine.

ROSE.

Eh ! oui : comme il parloit un ſoir
D'anglois, Mademoiſelle a voulu le ſavoir.
« Donnez-en des leçons », dit Monſieur. Il en donne.

Mde. de ROSELLE.

Avec ſuccès, dit-on ?

ROSE.

Il dit qu'elle l'étonne,
Madame, elle ſavoit ſa grammaire en huit jours.

Mde. de ROSELLE.

En huit jours ! êtes-vous toujours là ?

ROSE.

Moi ? toujours.

Mde. de ROSELLE.

Belfort paroît donner ces leçons avec zele.

ROSE.

Tout-à-fait; il chérit beaucoup Mademoiselle.

Mde. de ROSELLE.

A ce que je puis voir, elle-même en fait cas ?

ROSE.

Oh ! beaucoup : en effet, qui ne l'aimeroit pas ?
Mademoiselle & moi, même esprit nous anime,
Et, comme elle, pour lui, moi, j'ai beaucoup d'estime.
Si vous saviez combien il est honnête, doux....

Mde. de ROSELLE.

Je l'ai jugé d'abord. Que dit-il entre nous,
De l'air triste & rêveur de ma jeune cousine ?

ROSE.

Mais il est bien chagrin de la voir si chagrine.
On lit dans ses regards une tendre pitié :
Un frere pour sa sœur n'a pas plus d'amitié.
Le matin, de sa chambre il attend que je sorte ;
Et me demande alors comment elle se porte.
Mais on rit; c'est Monsieur.



SCENE III.

Mde. de ROSELLE, M. de PLINVILLE, ROSE.

M. de PLINVILLE.

Ah ! ma niece, c'est toi ?
La rencontre vraiment est heureuse.

Mde. de ROSELLE.

Pour moi.
Mon cher oncle est toujours au comble de la joie.

M. de PLINVILLE.

Pour en avoir, Madame, il ſuffit qu'on vous voie.
(*à Roſe.*)
Bonjour, Roſe.

ROSE.

Monſieur....

M. de PLINVILLE.

Mais comme elle embellit!
Du matin juſqu'au ſoir, elle chante, elle rit.

ROSE.

Monſieur me dit toujours quelque choſe d'honnête.

M. de PLINVILLE.

Nous aurons du plaiſir, j'eſpere, à notre fête.
J'ai dans l'idée;... oh! oui: j'ai fait, ma chere enfant,
Un rêve!... car je ſuis heureux, même en dormant.

Mde. de ROSELLE.

Oh! je le crois.

ROSE.

Monſieur, contez-nous donc de grace...

M. de PLINVILLE.

Il n'en reſte au réveil qu'une légere trace;
Et j'aurois maintenant peine à le reſſaiſir:
Je me ſouviens du moins qu'il m'a fait grand plaiſir;
Et cela me ſuffit; car lorſque je me lève,
Je ſuis heureux encor, mais ce n'eſt plus en rêve.

Mde. de ROSELLE.

Vous rêvez bien encor, mais c'eſt tout éveillé.

M. de PLINVILLE.

Il eſt vrai: que de fois je me ſuis oublié
Au bord d'une fontaine, ou bien dans la prairie!
Là, ſeul, dans une vague & douce rêverie,
Je ſuis... ce que je veux; grand Roi, ſimple Berger,...
Que ſais-je, moi? Quelqu'un vient-il me déranger?
Alors j'aime encor mieux être moi que tout autre.

Mde. de ROSELLE.

Le ſort d'un Roi n'eſt pas plus heureux que le vôtre.
Je ſuis contente auſſi: pour la premiere fois
J'ai vu l'aurore.

M.

M. de PLINVILLE.

Bon !

ROSE.

Tous les jours je la vois.

M. de PLINVILLE

En effet on n'eſt pas plus matinal que Roſe.

Mde. de ROSELLE.

Savez-vous que l'aurore eſt une belle choſe ?

M. de PLINVILLE.

Oh ! oui, ſur-tout ici, ſur-tout au mois de Mai.
C'eſt bien le plus beau mois de l'année.

Mde. de ROSELLE.

Il eſt vrai.

ROSE.

C'eſt un mois qu'en effet, comme vous, chacun aime.
Mais en Janvier, Monſieur, vous diſiez tout de même.

M. de PLINVILLE.

J'avoûrai, mon enfant, que toutes les ſaiſons
Me plaiſent tour à tour, par diverſes raiſons :
Janvier a ſes beautés, & la neige eſt ſuperbe.

Mde. de ROSELLE.

Il eſt plus doux pourtant de voir renaître l'herbe
Et les fleurs.

M. de PLINVILLE.

Oui, les fleurs. Par exemple, en ces lieux,
On reſpire une odeur, un frais délicieux.
Dis-moi, vit-on jamais plus belle matinée ?
Que nous allons avoir une belle journée !
Il ſemble, en vérité, que le Ciel prenne ſoin
D'envoyer du beau temps lorſque j'en ai beſoin !

Mde. de ROSELLE.

Tout exprès !

M. de PLINVILLE

Pouvions-nous enfin pour notre pêche,
Choiſir une journée & plus douce & plus fraîche ?

Mde. de ROSELLE.

Oh ! non. J'aime beaucoup à voyager ſur l'eau.

M. de PLINVILLE.

Oui ? tant mieux ! tu verras le plus joli bateau !

ROSE.

Ah ! charmant.

M. de PLINVILLE, *à Rose.*

Angélique eſt ſans doute habillée ?

ROSE.

Pas encor.

M. de PLINVILLE.

Bon ! du moins, eſt-elle réveillée ?

ROSE.

Oh ! oui, Monſieur : je vais l'habiller à l'inſtant.
Ne partez pas ſans nous.

M. de PLINVILLE.

Non, non ; l'on vous attend.
Hâtez-vous.

ROSE, *en s'en allant.*

Je voudrois être déja partie.
Une pêche ! un bateau !... la charmante partie !

SCENE IV.

Mde. de ROSELLE, M. de PLINVILLE.

M. de PLINVILLE, *la ſuit des yeux.*

HEUREUX âge ! à ſeize ans, on n'a point de ſouci ;
Tout plaît.

Mde. de ROSELLE.

Mais ma couſine eſt pourtant jeune auſſi.
D'où vient donc le chagrin qui chaque jour la mine ?

M. de PLINVILLE.

Quoi ! le chagrin, dis-tu ? ſeroit-elle chagrine ?

Mde. de ROSELLE.

Vous ne remarquez pas ?

M. de PLINVILLE.

Non.

Mde. de ROSELLE.

Pourtant, on voit bien

Qu'elle rêve...

M. de PLINVILLE.

En effet. Mais, bon! cela n'eſt rien.
Elle a quelque regret de nous quitter, ſans doute;
Et puis, elle eſt modeſte: on ſait ce qu'il en coûte....
Mais dès que Morinval aura reçu ſa main,
Tu verras: je voudrois que ce fût dès demain.

Mde de ROSELLE.

A propos, cet hymen, il faudra le remettre.

M. de PLINVILLE.

Et pourquoi?

Mde. DE ROSELLE.

De ma ſœur je reçois une lettre;
A la noce, dit-elle, elle veut ſe trouver,
Et dans huit jours, peut-être, elle doit arriver.

M. de PLINVILLE.

Pourquoi donc avec toi n'eſt-elle pas venue?

Mde. de ROSELLE.

Elle héſitoit toujours: ſa lenteur eſt connue.
Moi, je l'ai devancée.

M. de PLINVILLE.

A ravir.

Mde. de ROSELLE.

Ce délai
N'eſt rien: qu'eſt-ce, après tout, que huit jours?

M. de PLINVILLE.

Il eſt vrai.
Trop heureux de revoir Madame de Mirbelle!
Nous allons tous les deux diſputer de plus belle.
Je la connois; auſſi, je vais me préparer.

Mde. de ROSELLE, *à part.*

Cela nous donnera le temps de reſpirer.

M. de PLINVILLE.

Nous ne l'attendrons pas du moins pour notre fête.
Mais on vient.

Mde. de ROSELLE.

Comment donc, ma tante eſt déja prête?

M. de PLINVILLE.

Oh! ma femme eſt toujours exacte aux rendez-vous.



SCENE V.

Mde. de ROSELLE, Mde. de PLINVILLE, M. de PLINVILLE.

M. de PLINVILLE, *l'embraſſe.*

Bonjour, ma chere amie.

Mde. de PLINVILLE.

Ah! ah! Monſieur, c'eſt vous?
Bonjour, ma niece : non, je crois que de la vie,
Maîtreſſe de maiſon ne fut plus mal ſervie.
En voilà déja trois qu'il m'a fallu gronder.

M. de PLINVILLE.

Ma femme eſt vigilante; elle ſait commander.

Mde. de PLINVILLE.

J'en ai beſoin, Monſieur, car vous n'y ſongez guere.

M. de PLINVILLE.

Puiſque vous faites tout, je n'ai plus rien à faire.

Mde. de PLINVILLE.

Il faut bien faire tout, ſi vous ne faites rien.

M. de PLINVILLE.

Bonne réplique! allons, point de ſouci.

Mde. de PLINVILLE.

Fort bien!
Et vous croyez, Monſieur, qu'avec ce beau ſyſtême,
Les choſes vont ici ſe faire d'elles-même.

M. de PLINVILLE.

Il me ſemble pourtant qu'elles ne vont pas mal.
Nous rirons ce matin, Dieu ſait! Si Morinval
Et ma fille venoient, on ſe mettroit en route.

Mde. de PLINVILLE.

On ne s'y mettra point.

M. de PLINVILLE.

On ne part pas?

Mde. de PLINVILLE.

Sans doute.
La partie eſt remiſe.

M. de PLINVILLE.

Eſt remiſe?... comment?...
Vous riez?

Mde. de PLINVILLE.

Oui; je ſuis en belle humeur, vraiment!

M. de PLINVILLE.

Mais encor; dites-moi quelle raiſon ſoudaine?

Mde. de PLINVILLE.

Cette raiſon, Monſieur, c'eſt que j'ai la migraine.

Mde. de ROSELLE.

Cette migraine-là vient bien mal à propos.

Mde. de PLINVILLE, *à M. de Plinville.*

Auſſi, dès le matin il trouble mon repos;
Il fait un bruit.

M. de PLINVILLE.

Qui? moi?

SCENE VI.

LES MÊMES, ROSE.

ROSE, *accourt.*

MONSIEUR, Mademoiſelle
Va venir à l'inſtant.

Mde. de PLINVILLE.

On n'a pas beſoin d'elle.

ROSE.

Comment?...

Mde. de ROSELLE.

On ne part point.

ROSE.

Et le joli bateau?
Où déjeûnera-t-on, en ce cas?

Mde. de PLINVILLE.

Au château.
(*à Madame de Roſelle.*)
Venez-vous? Il s'agit d'une affaire importante:
Je reçois de Paris des étoffes.

Mde. de ROSELLE.

Ma tante....
Vous avez plus de goût....

Mde. de PLINVILLE.

Le mien eſt peu commun;
D'accord; mais deux avis valent toujours mieux qu'un.
Ma fille, là-deſſus eſt d'une inſouciance!
Je ſuis prête vingt fois à perdre patience.

M. de PLINVILLE.

Elle fait la méchante.

Mde. de ROSELLE.

Il me ſemble entre nous,
Qu'au fond l'eſſentiel eſt le choix d'un époux.

Mde. de PLINVILLE.

J'en conviens: mais ce choix eſt une affaire faite;
Et de ce côté-là, ma fille eſt ſatisfaite.
Venez donc.

M. de PLINVILLE.

Un moment.

Mde. de PLINVILLE.

Eh! oui, pour babiller
Reſtez ici, Monſieur; nous allons travailler.

Mde. de ROSELLE.

Mon oncle, dans le port faites rentrer la flotte.

SCENE VII.

M. de PLINVILLE, ROSE.

M. de PLINVILLE.

(*en riant.*) (*à Rose.*)

AH! la flotte! il eſt gai. Te voilà toute ſotte!

ROSE.

J'en pleurerois.

M. de PLINVILLE.

Ma femme a de fâcheux inſtants....
Heureuſement, cela ne dure pas long-temps.

ROSE.

Mais cela recommence.

M. de PLINVILLE.

Elle crie, elle gronde;
Mais c'eſt la femme, au fond, la meilleure du monde.

ROSE.

A cela près : pourquoi ne part-on pas, Monſieur?

M. de PLINVILLE.

Ma femme a la migraine; & l'on n'eſt pas d'humeur,
Quand on ſouffre : d'ailleurs le tems, je crois, ſe brouille :
Regarde.

ROSE.

Vous riez ſi bien, lorſqu'on ſe mouille!
L'autre jour encore ...

M. de PLINVILLE.

Oui; mais un temps pluvieux
Nuiroit à ma ſanté.

ROSE.

Vous êtes beaucoup mieux,
Ce me ſemble, Monſieur?

M. de PLINVILLE.

Oui, vraiment, à merveille;
Je me ſens chaque jour mieux portant que la veille,
Et je vois revenir les forces, l'appétit.

ROSE.

Hai... vous avez été bien malade.

M. de PLINVILLE.

On le dit.

ROSE.

Vous en douteriez?

M. de PLINVILLE.

Non : mais, vois-tu, chere Rose,
D'honneur ! je n'ai pas, moi, senti la moindre chose.
J'étois dans un profond & morne accablement,
Mais qui ne me faisoit souffrir aucunement.

ROSE.

Ah ! ah !

M. de PLINVILLE.

Notre machine alors est engourdie;
Et c'est un vrai sommeil que cette maladie.
Mais, en revanche aussi, que le réveil est doux !
Nous renaissons alors, & le monde avec nous.
Vous vivez par instinct ; moi, je sens que j'existe.
J'éprouve une langueur, mais elle n'est point triste ;
Et ma foiblesse même est une volupté
Dont on n'a pas d'idée en parfaite santé :
La santé peut paroître, à la longue un peu fade ;
Il faut, pour la sentir, avoir été malade.
Je voudrois, qu'à ton tour tu pusses l'être aussi,
Et tu verrois toi-même...

ROSE.

Ah ! Monsieur, grand merc
Ma santé me suffit, je la trouve assez bonne.
Et puis, si je mourois?...

M. de PLINVILLE.

Bon ! il ne meurt personne ;
Tu me vois !

ROSE.

Vous vivez, nous sommes tous contens :
Mais, Monsieur, je m'arrête en ce lieu trop long-temps.
Je m'en vais, de ce pas, trouver Mademoiselle ;
Elle a moins de chagrin, quand je suis auprès d'elle.

M. de PLINVILLE.

C'est bien fait.

(*Rose sort.*)

SCENE.



SCENE VIII.

M. de PLINVILLE, *seul.*

CETTE Rose est une aimable enfant:
Elle aime sa maîtresse, ah! mais si tendrement!
Dès sa premiere enfance, auprès d'elle nourrie,
On la prendroit plutôt pour une sœur chérie.
Hé bien, pour un peu d'or, voyez quelle douceur!
A ma fille je donne une amie, une sœur:
On est vraiment heureux d'être né dans l'aisance.
Je suis émerveillé de cette Providence,
Qui fit naître le riche auprès de l'indigent:
L'un a besoin de bras, l'autre a besoin d'argent:
Ainsi tout est si bien arrangé dans la vie,
Que la moitié du monde est par l'autre servie.



SCENE IX.

M. de PLINVILLE, PICARD.

PICARD.

BIEN arrangé, pour vous; mais moi, j'en ai souffert:
Pourquoi ne suis-je pas de la moitié qu'on sert?

M. de PLINVILLE.

Parce que tu n'es point de la moitié qui paie.

PICARD.

Et pourquoi, par hasard, ne faut-il point que j'aie
De quoi payer?

M. de PLINVILLE.

Eh! mais, pouvions-nous être tous
Riches?

PICARD.

Je pouvois, moi, l'être aussi bien que vous.

M. de PLINVILLE.

Tu ne l'es pas enfin.

PICARD.

Voilà ce qui me fâche.
Je remplis dans ce monde une pénible tâche,
Et depuis cinquante ans.

M. de PLINVILLE.

Tu devrois, en ce cas,
Etre fait au service.

PICARD.

Eh ! l'on ne s'y fait pas.
Lorsque je veux rester, vous voulez que je sorte:
Veux-je sortir ? il faut que je garde la porte.
Vous êtes maître enfin, & moi, je suis valet.
Je dois aller, venir, rester, comme il vous plaît.

M. de PLINVILLE.

Tu n'en prends qu'à ton aise.

PICARD.

Oh !...

M. de PLINVILLE.

L'on te considere,
Et tous mes gens ici te traitent comme un pere.

PICARD.

Je suis valet comme eux.

M. de PLINVILLE.

Eh ! le mot n'y fait rien.
Sois contens de ton sort, ainsi que moi du mien.

PICARD.

Je n'ai point, comme vous, l'art de m'en faire accroire;
Et ne sais point voir clair, quand la nuit est bien noire.

M. de PLINVILLE.

Je suis donc bien crédule ?

PICARD.

On vous vole à l'envi ;
Et vous vous croyez, vous, parfaitement servi.

M. de PLINVILLE, *rit.*

En vérité ?

PICARD.

Chez vous, on pille, on pleure, on gronde;
Vous trouvez tout cela le plus joli du monde.

M. de PLINVILLE.

Mais je ne ſavois pas un mot de tout ceci.

PICARD.

On vous battroit enfin, vous diriez, GRAND MERCI.

M. de PLINVILLE.

Le bon Picard a donc le petit mot pour rire !

PICARD, *en s'en allant.*

Oui ! je ſuis fort plaiſant !

M. de PLINVILLE.

Tu n'as plus rien à dire ?

PICARD, *enroué à force de s'être échauffé.*

Eh ! je ſors.

M. de PLINVILLE.

Où vas-tu ?

PICARD.

Du matin juſqu'au ſoir,
Ne faut-il pas courir ? Je ne ſaurois m'aſſeoir :
Madame, à tous momens, m'envoie à ce village ;
Et... pour je ne ſais quoi : dès le matin, j'enrage.

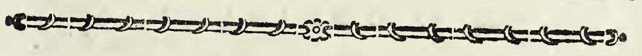
M. de PLINVILLE.

Allons, va, mon ami.

PICARD.

Voilà bien leurs propos !
VA, MON AMI ! pour eux ils reſtent en repos.

(*Il ſort.*)



SCENE X.

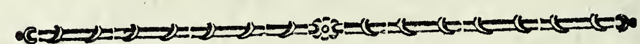
M. de PLINVILLE, *ſeul.*

PICARD eſt un peu bruſque, il faut que j'en convienne,
Chacun a ſon humeur, après tout : c'eſt la ſienne.
Je dois quelques égards à ce vieux ſerviteur.
Il m'eſt fort attaché, malgré ſon air grondeur.
Ce bon Picard eſt las de ſervir, à l'entendre ;
Et cependant, au mot ſi je voulois le prendre,
Je l'attraperois bien : car, j'ai cela de bon,

Je ſuis aimé, chéri de toute ma maiſon.

(*Il s'arrête un moment, comme pour ſe recueillir.*)

Quand j'y ſonge, je ſuis bien heureux : je ſuis homme;
Européen, Français, Tourangeau, Gentilhomme :
Je pouvois naître Turc, Limouſin, Payſan ;
Je ne ſuis Magiſtrat, Guerrier ni Courtiſan ;
Non ; mais je ſuis Seigneur d'une lieue à la ronde.
Le château de Plinville eſt le plus beau du monde
Je ſuis de mes vaſſaux reſpecté comme un Roi,
Adoré comme un pere : il n'eſt autour de moi
Pas un ſeul pauvre, oh ! non ; mes voiſins me chériſſent :
Mes fermiers ſont heureux, & même ils s'enrichiſſent.
J'ai, du moins je le crois, une agréable humeur ;
Trop ni trop peu d'eſprit, & ſur-tout un bon cœur.
Je ſuis heureux époux, & pere de famille.
Je n'ai point de garçons : mais auſſi quelle fille !
J'ai de bons vieux amis, des ſerviteurs zélés.
Je te rends grace, ô ciel ! tous mes vœux ſont comblés.



SCENE XI.

M. de PLINVILLE, M. de MORINVAL.

M. de PLINVILLE.

Ah ! bonjour, mon ami.

M. de MORINVAL.

Bonjour, je vous ſalue.

M. de PLINVILLE.

Vous venez à propos : je paſſois en revue
Tous mes ſujets de joie....

M. de MORINVAL.

Et moi, tous mes chagrins.

M. de PLINVILLE.

Je ſongeois comme ici mes jours ſont purs, ſereins.

M. de MORINVAL.

Que ne puis-je me croire heureux comme vous faites !

M. de PLINVILLE.

Mais il ne tient qu'à vous de le croire ; vous l'êtes.

M. de MORINVAL.

Heureux, moi ? ſans ſujet mes parens m'ont haï ;
Par des gens que j'aimois, je me ſuis vu trahi.

M. de PLINVILLE.

Oubliez-les ; ſongez à l'ami qui vous reſte.

M. de MORINVAL.

Puis-je oublier encor cet accident funeſte,
Qui me priva d'un frere, hélas ! que j'adorois ?

M. de PLINVILLE.

Je vous en tiendrai lieu.

M. de MORINVAL.

Puis, quatre mois après,
Je devins veuf. Dès-lors iſolé, ſans famille....

M. de PLINVILLE.

Mais, ſi vous n'étiez veuf, vous n'auriez pas ma fille.

M. de MORINVAL.

Je l'avoue.

M. de PLINVILLE.

A propos, ma niece a deſiré
Que de huit jours au moins l'hymen fût différé.

M. de MORINVAL.

Et pourquoi donc ?

M. de PLINVILLE.

Sa ſœur en ces lieux doit ſe rendre
Dans huit jours : je ne puis m'empêcher de l'attendre.

M. de MORINVAL.

Mais elle ne devoit pas venir.

M. de PLINVILLE.

Il eſt vrai ;
Elle a changé d'avis.

M. de MORINVAL.

Mon ami, ce délai
N'eſt point naturel.

M. de PLINVILLE.

Bon !

M. de MORINVAL.

Je crains quelque myſtere.

M. de PLINVILLE.

A l'autre!

M. de MORINVAL.

J'ai, je crois, le malheur de déplaire
A votre niece.

M. de PLINVILLE.

Eh! mais, vous êtes ſingulier;
Ma niece fait de vous un cas particulier.
Et d'ailleurs, il ſuffit que ma fille vous aime.

M. de MORINVAL.

Mais êtes-vous bien ſur qu'Angélique elle-même?...

M. de PLINVILLE.

Eh! puiſqu'elle conſent à vous donner ſa main...

M. de MORINVAL.

J'ai peur qu'elle ne forme à regret cet hymen.

M. de PLINVILLE.

Vos frayeurs, entre nous, ne ſont pas raiſonnables.

M. de MORINVAL.

Si fait; je ne ſuis point de ces gens fort aimables:
Je ne ſuis plus très-jeune.

M. de PLINVILLE.

Avez-vous cinquante ans?

M. de MORINVAL.

Non, pas encore.

M. de PLINVILLE.

Hé bien, ce n'eſt plus le printems;
Mais ce n'eſt pas l'hiver. Ma fille eſt douce & ſage;
Elle aimera bien mieux un époux de votre âge;

M. de MORINVAL.

Je ne ſais: cependant elle me parle peu.

M. de PLINVILLE.

Elle n'eſt point parleuſe, & j'en rends grace à Dieu.

M. de MORINVAL.

Je ne lui trouve pas cet air ſatisfait, tendre...

M. de PLINVILLE.

Ecoutez ; à notre âge, il ne faut pas s'attendre
A des tranſports d'amour....

M. de MORINVAL.

Non, mais....

M. de PLINVILLE.

Vous lui plaiſez,
Vous avez ſon eſtime : hé bien, vous l'épouſez.
Je vais vous confier le bonheur de ma fille,
Et nous ne ferons plus qu'une ſeule famille.
Déjà depuis long-tems nous étions bons amis,
Séparés par l'humeur, par le cœur réunis.
Vous me grondez toujours, & toujours je vous aime.
Vous me convenez fort, je vous conviens de même.
Vous avez, comme moi, naiſſance, bien, ſanté ;
Il ne vous manque plus qu'un peu de ma gaîté ;
Mais c'eſt un beau ſecret que vous allez apprendre :
On doit devenir gai, quand on devient mon gendre.

(Il prend Morinval ſous le bras, & ſort avec lui.)

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.



SCENE PREMIERE.

M. BELFORT *seul.*

J'AI déjà bien souffert, & je n'ai que vingt ans :
Je souffre encore ; hélas ! je souffrirai long-temps.
Non, je ne puis jamais être heureux ni tranquille.
Ah ! je devrois quitter ce dangereux asyle ;
Je le veux, & pourtant j'y reste malgré moi.
(*Il rêve.*)

SCENE II.

Mde. de ROSELLE, M. BELFORT.

Mde. de ROSELLE *de loin, à part.*

IL doit être en ces lieux. Oui, c'est lui que je voi ;
Profitons du moment. Avec un peu d'adresse,
De ses secrets bientôt je me rendrai maîtresse.
A son âge, on est franc, facile à pénétrer.
(*Haut, à Belfort.*)
Ah ! je n'espérois pas ici vous rencontrer,
Monsieur Belfort.

M. BELFORT.

Madame !...

Mde. de ROSELLE.

Excusez, je vous prie ;
Je trouble quelque douce & tendre rêverie.

M. BELFORT.

Vous m'honorez beaucoup, en daignant la troubler.

Mde.

Mde. de ROSELLE.

Moi, je ferai fort aife auffi de vous parler.
Soyez perfuadé qu'à vous je m'intéreffe.
Je vous crois l'âme honnête & pleine de nobleffe.
Vous avez de l'efprit.

M. BELFORT.

Ah! Madame!

Mde. de ROSELLE.

Je veux
Que nous faffions ici connoiffance tous deux.

M. BELFORT.

Madame, un tel difcours & me flatte & m'oblige.

Mde. de ROSELLE.

Oui, je veux tout-à-fait vous connoître, vous dis-je :
Vous pouvez me parler fans nul déguifement.
Que faites-vous ici? répondez franchement.

M. BELFORT.

Moi? j'y fuis Secretaire, & fort content de l'être.

Mde. de ROSELLE.

Voilà tout?

M. BELFORT.

Voilà tout.

Mde. de ROSELLE.

Vous êtes bien le maître
De ne pas m'avouer, Monfieur, tous vos fecrets :
Mais, tenez; je les fais, ou du moins à-peu-près.

M BELFORT.

Que favez-vous?

Mde. de ROSELLE.

En vain vous voudriez me taire
Que vous n'êtes point fait pour être Secretaire.

M. BELFORT.

Sur quoi le jugez-vous?

Mde. de ROSELLE.

C'eft que j'ai de bons yeux;
Le talent d'obferver & l'efprit curieux.
Un gefte, un feul regard en dit plus qu'on ne penfe.

Et puis quelqu'un peut-être a votre confidence :
On auroit pu ſavoir par des gens biens inſtruits.... ;

M. BELFORT.

Oh ! non : je réponds bien qu'on ignore où je ſuis.
Mon pere, dans le monde, eſt le ſeul qui le ſache.

Mde. de ROSELLE.

Oui ? j'avois donc raiſon. Ici Monſieur ſe cache :
Vous allez admirer ma pénétration.
Vous êtes, je le vois, né de condition.

M. BELFORT.

Qui peut vous avoir dit ?... Quelle ſurpriſe extrême !

Mde. de ROSELLE.

Faut-il vous raconter votre hiſtoire à vous même ?
Votre nom de Belfort eſt un nom ſuppoſé.

M. BELFORT.

Vous le ſavez.

Mde. de ROSELLE.

Ici, vous êtes déguiſé.

M. BELFORT.

Déguiſé ? point du tout.

Mde. de ROSELLE.

Par quelle fantaiſie
Avez-vous accepté cet emploi, je vous prie ?

M. BELFORT.

Mais, par néceſſité.

Mde. de ROSELLE

Vous plaiſantez ? comment ?
Votre pere a du bien ?

M. BELFORT.

Oh ! non, certainement.
Il en avoit jadis ; mais un revers funeſte....

Mde. de ROSELLE.

Allons ; diſpenſez-moi de vous conter le reſte.
Vous voyez que je ſais votre hiſtoire aſſez bien.

M. BELFORT.

Je vois que vous ſavez très-peu de choſe, ou rien.

Mde. de ROSELLE.

Ouidà ! vous me piquez. Hé bien, voulez-vous faire

Entre nous un accord qui ne peut vous déplaire ?
Je vais vous dire encor quelque chose en secret.
Si je me trompe, à vous permis d'être discret.
Vous ne m'avoûrez rien. Mais si, par aventure,
Je ne vous dis ici que la vérité pure,
Alors, promettez-moi de ne me rien cacher.
Il faut y consentir, ou vous m'allez fâcher.

M. BELFORT.

Eh bien, j'en cours le risque, & j'y consens, Madame.

Mde. de ROSELLE.

Voici donc mon secret. C'est qu'au fond de votre ame
Vous aimez ma cousine, & que vous combattez
En vain un sentiment....

M. BELFORT.

Ah! Madame, arrêtez:
Comment avez-vous pu deviner que je l'aime,
Tandis que je voulois le cacher à moi-même ?

Mde. de ROSELLE.

C'est donc là le moyen de vous faire parler ?
J'en étois sûre.

M. BELFORT.

Ah! Dieu! vous me faites trembler.
Ce secret qu'en mon cœur vous venez de surprendre,
Gardez-le moi du moins. Je vais tout vous apprendre,
Madame; vos bontés ont su m'encourager.
Vous lirez dans mon cœur, & vous m'allez juger.
Vos conseils guideront mon inexpérience:
Ne vous offensez pas de tant de confiance.

Mde. de ROSELLE.

M'en offenser, Monsieur, moi qui veux l'obtenir ?
Non, en me l'accordant, vous me ferez plaisir.
Parlons à cœur ouvert; vous êtes Gentilhomme ?
Vous l'avez avoué.

M. BELFORT.

Je le suis.

Mde. de ROSELLE.

On vous nomme ?

M. BELFORT.

Dormeuil.

Mde. de ROSELLE.

Eh! mais ce nom m'eſt très-connu ; je crois
Que votre famille eſt ancienne dans l'Artois.

M. BELFORT.

Oui, Madame.

Mde. de ROSELLE.

En ce cas, je connois votre pere;
Je l'ai vu fort ſouvent. C'eſt un bon militaire,
Fort eſtimé, rempli de courage & d'honneur :
Mais il aime le jeu, dit-on, à la fureur,
Et cette paſſion, aujourd'hui trop commune,
A dérangé, je crois, tout-à-fait ſa fortune.

M. BELFORT.

Il eſt vrai que mon pere a perdu tout ſon bien,
Et fait tout à la fois ſon malheur & le mien.
Je ſais qu'il m'aime au fond, & je lui rends juſtice.
Il m'avoit, jeune encor, fait entrer au ſervice.
Mais, privé de ſecours, y pouvois-je reſter?
Manquant de tout, Madame, il m'a fallu quitter.
J'ai fui. J'ai cru devoir, honteux de ma miſere;
Déguiſer ma naiſſance & le nom de mon pere.
Je vins ici. Mon cœur y perdit ſon repos;
Et c'eſt là le dernier, le plus grand de mes maux.

Mde. de ROSELLE.

A ma jeune couſine avez-vous fait connoître
Votre amour?

M. de BELFORT.

Ah! jamais. Moi, le laiſſer paroître!
Haſarder un aveu! j'étois loin d'y penſer.
A la fuir dès long-tems j'aurois dû me forcer.
Souvent j'allois partir; un charme involontaire
M'a retenu près d'elle : au moins j'ai ſu me taire;
Trop heureux de ſonger, quand je vois ſa froideur,
Que je n'ai pas troublé ſa paix & ſon bonheur!
Mais on vient : c'eſt Monſieur. Il faut que je l'évite;
Il pourroit voir mon trouble.

Mde. de ROSELLE.

Eh quoi! partir ſi vîte?

(Il va pour ſortir.)

SCENE III.

M. BELFORT, M. de PLINVILLE, Mde. de ROSELLE.

M. de PLINVILLE, *à M. Belfort.*

Bon! vous vous retirez en me voyant! pourquoi?
Eh mais, ne faites point d'attention à moi.
Du matin jusqu'au soir, je viens, je me promene;
Vers ce lieu-ci sur-tout, un penchant me ramene.

Mde. de ROSELLE.

J'y viens souvent aussi. C'est un joli berceau,
Solitaire, & pourtant très-voisin du château.

M. de PLINVILLE.

Vous-même, cher Belfort, c'est ici, ce me semble,
Que vous & votre éleve étudiez ensemble.

M. BELFORT.

Oui, Monsieur, très-souvent.

M. de PLINVILLE.

Et vous avez raison.
Voici, je crois, bientôt l'heure de la leçon
(*à Madame de Roselle.*)
Angélique est savante : elle lit les Poètes.
(*à M. Belfort.*)
Moi, je l'ai toujours dit, jeune comme vous l'êtes;
On enseigne bien mieux : rien n'est plus naturel.
Vous êtes, sans mentir, un bien heureux mortel!
Vous avez pour éleve une jeune personne,
J'ose le dire, aimable, aussi belle que bonne.
Vous habitez d'ailleurs le plus charmant pays.
Je vous traite aussi bien qu'on traiteroit un fils.
Il est aisé de voir que ma femme vous aime.
Chacun en fait autant; & ma fille elle-même,
Quand on parle de vous....

M. BELFORT, *très-ému.*

Elle me fait honneur,

Monſieur... aſſurément... Je ſens tout mon bonheur:
Je ne puis exprimer... Pardon, je me retire.

M. de PLINVILLE.

Allez, j'entends fort bien ce que cela veut dire.

Mde. de ROSELLE, *à part.*

Ah! mon cher oncle! moi, je l'entends mieux que vous.

SCENE IV.

M. de PLINVILLE, Mde. de ROSELLE.

M. de PLINVILLE.

Intéressant jeune homme! il s'éloigne de nous
Tout pénétré de joie & de reconnoiſſance.
Je ſuis charmé d'avoir fait cette connoiſſance.

Mde. de ROSELLE.

De ſa réception on m'a fait le récit:
Il eſt plaiſant.

M. de PLINVILLE.

Toujours cela me réuſſit.
Je ſuis, ſans me vanter, bon phyſionomiſte:
Et je ne penſe pas que, depuis que j'exiſte...

Mde. de ROSELLE.

Vous prîtes cependant un laquais l'an paſſé:
Pour vol, preſqu'auſſi-tôt ma tante l'a chaſſé.
Vous aimiez, m'a-t-on dit, ſa phiſionomie.

M. de PLINVILLE.

Oh! l'on peut ſe tromper une fois en ſa vie.
Mais tu vois, ſur Belfort, ſi je me ſuis trompé:
Dès le premier abord ſa candeur m'a frappé.

Mde. de ROSELLE.

Oui, moi-même, en effet, dès la premiere vue,
Son air modeſte & franc pour lui m'a prévenue,
J'en conviens.

M. de PLINVILLE.

Je le crois. Il ſuffit de le voir.

Mde. de ROSELLE.

Mais entre nous, pourtant, j'aurois voulu ſavoir...

M. de PLINVILLE.

Savoir? quoi?

Mde. de ROSELLE.

M'informer...

M. de PLINVILLE.

Si Belfort eſt honnête?
Me préſerve le ciel d'une pareille enquête!
Loin de moi les ſoupçons & les certificats!
Cela répugne trop à des cœurs délicats.
Le charme de la vie eſt dans la confiance.
J'en ai fait, mille fois, la douce expérience:
Chaque jour je l'éprouve au ſujet de Belfort.
Va, les honnêtes gens ſe connoiſſent d'abord.
Un certain... ou plutôt, veux-tu que je te diſe?
Je crois fort, & toujours ce fut là ma deviſe,
Que les hommes ſont tous, oui, tous, honnêtes, bons;
On dit qu'il eſt beaucoup de méchans, de fripons;
Je n'en crois rien; je veux qu'il s'en trouve peut-être
Un ou deux; mais ils ſont aiſés à reconnoître.
Et puis, j'aime bien mieux, je le dis ſans détours,
Etre une fois trompé, que de craindre toujours.

Mde. de ROSELLE.

Eh! qui de vous tromper pourroit être capable?
Vous êtes pour cela trop bon & trop aimable.
Je me ſens attendrie; il ſemble, auprès de vous,
Que je reſpire un air, & plus calme & plus doux.
Mais quelqu'un vient, je crois.

M. de PLINVILLE, *regarde.*

C'eſt ma chere Angélique.

Mde. de ROSELLE.

Voyez, n'eſt-elle pas ſombre, mélancolique?

M. de PLINVILLE, *à Roſe.*

Non. Ma fille toujours a l'eſprit occupé.
Elle penſe à l'anglois, ou je ſuis bien trompé.

Mde. de ROSELLE.

Elle marche à pas lents.

M. de PLINVILLE.

Oui, ſa démarche eſt ſage:
Quelle aimable candeur brille ſur ſon viſage!

Mde. de ROSELLE.

Elle ne nous voit pas.

M. de PLINVILLE.

Oh! ce bois eſt charmant.
Nous allons, nous venons, ſans nous voir ſeulement.



SCENE V.

Mde. de ROSELLE, M. de PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

(*Angélique vient ſur le théatre, & rêve ſans voir ſon pere & ſa couſine.*)

M. de PLINVILLE, *s'avance doucement derriere elle.*

ANGÉLIQUE ! Angélique!

ANGÉLIQUE.

Ah ! mon pere ! Ah! Madame!

M. de PLINVILLE.

Ce cri-là m'eſt allé juſques au fond de l'ame.

Mde. de ROSELLE.

Bonjour, mon cœur.

M. de PLINVILLE.

Bonjour. Quel teint frais & vermeil!

ANGÉLIQUE.

J'ai cependant dormi d'un très-léger ſommeil.

M. de PLINVILLE.

Léger, mais calme & doux, celui de l'innocence.
C'eſt auſſi le ſommeil de la convaleſcence.
Mais je ſuis un peu las : depuis le déjeûné,
Je cours. Aſſéyons-nous.

(*Il s'aſſied.*)

SCENE



SCENE VI.

Mde. de ROSELLE, M. de PLINVILLE, ANGÉLIQUE, Mde. de PLINVILLE.

Mde. de PLINVILLE.

Je l'avois deviné.
Ce bosquet deviendra sallon de compagnie.
Et moi, je reste seule : avec moi, l'on s'ennuie.

Mde. de ROSELLE.

A la campagne on peut quelquefois se quitter.

Mde. de PLINVILLE.

Fort bien. Mais vous, Monsieur, allez donc visiter
Vos ouvriers.

M. de PLINVILLE.

J'y vais. J'aurois été bien aise
De rester : mais, pour peu que cela te déplaise,
Je pars. Puis, j'aime à voir ces pauvres malheureux
Travailler en chantant. Je raisonne avec eux.

Mde. de PLINVILLE.

Et vous les dérangez.

M. de PLINVILLE.

Cela pourroit bien être:
Mais ils ont le plaisir d'entretenir leur maître.

Mde. de PLINVILLE.

Hé bien, allez donc.

M. de PLINVILLE.

Soit.

(Il s'en va, se retourne, envoie un baiser à sa femme, sourit à sa niece & à sa fille, & sort gaiement.)



SCENE VII.

Mde. de ROSELLE, Mde. de PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

Mde. de PLINVILLE.

C'EST un cœur excellent.
Mais si quelqu'un ici n'avoit pas le talent....

Mde. de ROSELLE.

Vous l'avez; car à tout ma tante sait suffire.
C'est un coup-d'œil! un tact!... Pour moi, je vous admire.
Mais j'aime bien mon oncle. Il est si gai!

Mde. de PLINVILLE.

Fort bien:
Mais cette gaîté-là pourtant n'est bonne à rien.

Mde. de ROSELLE.

Elle est bonne pour lui, du moins.

Mde. de PLINVILLE.

Mademoiselle,
Cette leçon d'anglois, quand commencera-t-elle?

ANGÉLIQUE.

Je croyois rencontrer Monsieur Belfort ici.

Mde. de PLINVILLE.

Eh bien, de son côté, Belfort vous cherche aussi.

ANGÉLIQUE, *voulant sortir.*

Je vais...

Mde. de PLINVILLE.

Où? le chercher au bout de l'avenue?
Perdez tout votre temps en allée & venue!
Je retourne au château; je vais vous l'envoyer.
Attendez-le, & songez à bien étudier;
Car vous vous mariez dans quelques jours peut-être:
Il faudra bien qu'alors vous vous passiez de maître.

(*Elle sort.*)



SCENE VIII.

Mde. de ROSELLE, ANGÉLIQUE.

Mde. de ROSELLE.

Je vous possede donc pour un petit moment.
On ne peut vous parler, ni vous voir seulement.
Il semble, en vérité, que vous fuyiez ma vue:
C'est cependant pour vous qu'ici je suis venue.

ANGÉLIQUE.

D'un tel empressement mon cœur est pénétré.

Mde. de ROSELLE.

En ce cas, prouvez-moi que vous m'en savez gré.
De ma jeune cousine on me vantoit sans cesse
L'enjoûment, la beauté, la grace, la finesse.
Je trouve bien l'esprit, la grace, les appas;
Mais, quant à l'enjoûment, je ne le trouve pas.

ANGÉLIQUE.

Vous me flattez. Pour moi, s'il faut que je le dise
Plus agréablement je fus d'abord surprise;
Car tout ce que je vois est encore au-dessus....

Mde. de ROSELLE.

Ne me louez pas tant, & riez un peu plus.
Faut-il donc vous prier d'être gaie, à votre âge,
Sur-tout quatre ou cinq jours avant le mariage?
Le mari dont pour vous vos parens ont fait choix,
Mérite votre amour, ou du moins je le crois.

ANGÉLIQUF.

Il est fort estimable.

Mde. de ROSELLE.

Oh! tout-à-fait, ma chere.
Et vous formez ces nœuds avec plaisir, j'espere.

ANGÉLIQUE.

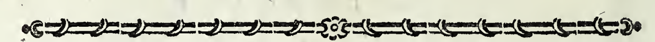
Avec plaisir, Madame? oui, c'en est un pour moi
De contenter mon pere; il engage ma foi,
Me donne à son ami, j'obéis sans murmure.

Mde. de ROSELLE.

Vous ſerez très-heureuſe avec lui, j'en ſuis ſûre.

(*à part.*)

Pauvre enfant! Ne laiſſons point faire cet hymen.
Mais j'apperçois Belfort. Suivons notre examen:
Sachons ſi, par haſard, ils ſont d'intelligence.



SCENE IX.

Mde. de ROSELLE, ANGÉLIQUE, M. BELFORT.

Mde. de ROSELLE.

On pourroit vous gronder d'un peu de négligence.
On vous attend ici depuis long-tems....

M. BELFORT.

Pardon.
J'ai peut-être manqué l'heure de la leçon:
Mais c'eſt que j'ai cherché long-temps Mademoiſelle.

ANGÉLIQUE.

Point d'excuſes, Monſieur. Je connois votre zele.

Mde. de ROSELLE.

Avez-vous un livre?

M. BELFORT.

Oui; j'ai là Milton.

Mde. de ROSELLE.

Eh bien!
Commencez la leçon. Que je n'empêche rien.

(*à part.*)

Je vais les obſerver.

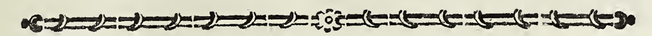
ANGÉLIQUE.

Mais.....

Mde. de ROSELLE.

Commencez, de grace.
Je n'entends point l'anglois; mais j'ai ſur moi le Taſſe.
Je vais lire à deux pas. Allons, point de façon.

(Elle se retire, mais ne va pas loin ; & pendant la scene suivante, paroît de tems en tems à travers les feuillages.)



SCENE X.

ANGÉLIQUE, M. BELFORT.

(Ils restent un moment sans rien dire.)

ANGÉLIQUE.

Je vais mettre à profit, Monsieur, cette leçon.
Car... que sais-je?... peut-être est-elle la derniere.

M. BELFORT.

Vous croyez?...

ANGÉLIQUE.

Je le crains, Monsieur. Votre écoliere
Auroit encore besoin de vos leçons, je croi.

M. BELFORT.

Monsieur de Morinval sait l'anglois mieux que moi;
Et....

ANGÉLIQUE.

Je ne doute point du tout de sa science;
Mais je doute qu'il ait autant de patience.

M. BELFORT.

Croyez qu'auprès de vous, on n'en a pas besoin.
Sans doute, avec plaisir, il va prendre ce soin,
Puis il parle la langue, il arrive de Londre;
Et c'est un avantage....

ANGÉLIQUE.

Oh! je puis vous répondre
Que je n'apprendrai point à prononcer l'anglois;
L'entendre bien, voilà tout ce que je voulois.

M. BELFORT.

Mais vous en êtes là. Car enfin il me semble
Que vous l'entendez...

ANGÉLIQUE.

Oui, quand nous lisons ensemble.
Lorsque vous êtes là, je suis prompte à saisir,
Vous enseignez si bien!

M. BELFORT.

J'enſeigne avec plaiſir;
Du moins: il eſt aiſé d'inſtruire une perſonne
Qui profite ſi bien des leçons qu'on lui donne.

ANGÉLIQUE.

Vous trouvez donc, Monſieur, que je fais des progrès?

M. BELFORT.

Ah! beaucoup.

ANGÉLIQUE.

Cette étude a pour moi des attraits,
Monſieur: j'ai tout de ſuite aimé la langue angloiſe.

M. BELFORT.

Je ne ſuis point du tout ſurpris qu'elle vous plaiſe,
Mademoiſelle: il eſt des angloiſes à vous
Un tel rapport d'humeurs, de ſentimens, de goûts!...

ANGÉLIQUE.

Vous trouvez?...

M. BELFORT.

Vous avez beaucoup de leurs manieres.
Elles ſont nobles, même elles ſont un peu fieres;
Elles parlent très-peu, mais parlent à propos,
Ne médiſent jamais; & dans leurs moindres mots,
On voit regner toujours une ſage réſerve.
Voilà leur caractere; & plus je vous obſerve,
Plus je crois voir qu'au vôtre il reſſemble en tout point.

ANGÉLIQUE.

Je le ſouhaite, mais je ne m'en flatte point.

M. BELFORT.

Hé bien, je trouve encore une autre reſſemblance.
Oui, d'elles vous avez juſqu'à l'indifférence....
Ah! pardon, je n'ai pas deſſein de vous blâmer:
C'eſt ſans doute un bonheur que de ne point aimer.
Mais vous leur reſſemblez en cela davantage.
Car enfin, chacun ſait qu'elles ont en partage
Un calme, une froideur.... & peut-être un dédain
Qui ſait les préſerver....

ANGÉLIQUE.

Oui, d'un penchant ſoudain.
Mais elles ne ſont pas toujours auſſi paiſibles.

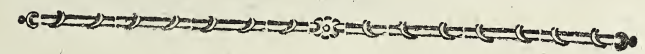
Souvent ces dehors froids cachent des cœurs ſenſibles,
Où l'amour, en effet, entre d'un pas plus lent,
Mais tôt ou tard, allume un feu plus violent....
Nous avons vu cela, Monſieur, dans nos lectures.

M. BELFORT.

Oui, nous en avons lu d'aſſez belles peintures.
Mademoiſelle lit avec goût, avec fruit.

ANGÉLIQUE.

Nous oublions, je crois, la leçon: le tems fuit.



SCENE XI.

ANGÉLIQUE, Mde. de ROSELLE, M. BELFORT.

Mde. de ROSELLE.

Hé bien, notre écoliere eſt-elle un peu ſavante?

M. BELFORT.

Tout-à-fait.

Mde. de ROSELLE, *ſans trop d'affectation.*

La lecture étoit intéreſſante.
Vous êtes attendrie, & votre maître auſſi.
Ce Milton quelquefois eſt touchant. Mais voici
Roſe....



SCENE XII.

LES MÊMES, ROSE.

(Nota. *Que dans la ſcene précédente, on a dû obſcurcir le théatre, pour annoncer l'orage.*)

ROSE.

Eh mais, venez donc. Il va faire un orage
Terrible.

ANGÉLIQUE.

Un orage?

ROSE.

Oui. Voyez ce gros nuage.

ANGÉLIQUE.

En effet je n'avois pas fait attention....

Mde. de ROSELLE, *finement, & toujours ſans affectation.*

Il eſt vrai, quelquefois la converſation
Nous occupe ſi fort !

ROSE.

Allons nous-en bien vîte.

Mde. de ROSELLE.

Elle a raiſon.

ROSE.

N'ayez pas peur que je vous quitte.
Mais j'apperçois, Monſieur, ah ! j'ai moins de frayeur.

SCENE XIII.

LES MÊMES, M. de PLINVILLE.

M. BELFORT.

Le ciel eſt tout en feu.

M. de PLINVILLE.

Quel ſpectacle enchanteur !
Je vais de ce tableau jouir tout à mon aiſe.

Mde. de ROSELLE.

Mais comment ſe peut-il que ce tableau vous plaiſe ?

ROSE.

Ah ! Monſieur ! ſauvons-nous.

M. de PLINVILLE.

Allons, Roſe, du cœur.
Auprès de moi, jamais, peux-tu craindre un malheur ?
(*Un coup de tonnerre épouvantable.*)

TOUTES LES FEMMES.

Ah ! Dieu !

M. BELFORT.

Quel bruit affreux !

M. de PLINVILLE.

Le beau co up! il m'enflamme.
Vers la Divinité cela m'éleve l'âme.

ANGÉLIQUE.

Sans doute, il eſt tombé tout près d'ici.

M. de PLINVILLE.

Non, non.
Le tonnerre jamais ne tombe en ce canton.
La grêle dans nos champs ne fait point de ravages;
La rivière jamais n'inonde nos rivages.

Mde. de ROSELLE.

C'eſt vraiment un pays rare que celui-ci.



SCENE XIV.

LES MÊMES, M. de MORINVAL.

M. de MORINVAL.

VOYONS, trouverez-vous du bonheur à ceci?
Le tonnerre eſt tombé....

M. de PLINVILLE.

Bon! où donc?

M. de MORINVAL.

Sur la grange.
Elle eſt en feu.

M. BELFORT.

J'y cours.

(Il ſort.)

M. de PLINVILLE.

Je reſpire.

M. de MORINVAL.

Qu'entends-je?
Vous vous réjouirez encor de ce fléau?

M. de PLINVILLE.

Pourquoi non? il pouvoit tomber ſur le château.

(Ils ſortent tous.)

Fin du ſecond Acte



ACTE TROISIEME.



SCENE PREMIERE.

M. de PLINVILLE, ROSE.

M. de PLINVILLE.

Le soleil reparoît. L'herbe eſt déja plus verte;
Chaque fleur ſe ranime, & la terre entr'ouverte
Exhale un doux parfum. N'eſt-il pas vrai qu'on ſent...?
Un calme.... une fraîcheur.... un charme raviſſant?
Car il en eſt de nous ainſi que d'une plante.
O que voilà, ma chere, une pluie excellente!
Nous avions grand beſoin de cet orage-ci.

ROSE.

Mais la grange eſt détruite.

M. de PLINVILLE.

Il eſt vrai, mais auſſi
J'ai ſauvé l'écurie: elle étoit preſque neuve.
Je le dois à Belfort. J'avois plus d'une preuve
De ſon bon cœur; mais quoi! c'eſt un brave vraiment.
As-tu vu comme il s'eſt expoſé hardiment.

ROSE.

Je le crois bien. Auſſi s'eſt-il bleſſé.

M. de PLINVILLE.

Quoi, Roſe?

ROSE.

Il s'eſt brûlé la main.

M. de PLINVILLE.

Je ſais, c'eſt peu de choſe.

ROSE.

Peu de choſe?

M. de PLINVILLE.

Il m'a dit que cela n'étoit rien.

ROSE.

Il me l'a dit auſſi ; mais moi, je voyois bien
Qu'il ſouffroit, & beaucoup ; car, à cette nouvelle,
J'étois vîte accourue avec Mademoiſelle.
Nous le voyons auprès de Monſieur Morinval.
Il ne s'occupoit pas ſeulement de ſon mal.
« Sur votre main, Monſieur (lui dis-je) il faudroit mettre
» Quelque choſe : je vais, ſi vous voulez permettre.... »
« Bien obligé (dit-il) il n'en eſt pas beſoin. »
« Oh ! dis-je) avec plaiſir, je viens prendre ce ſoin. »
Il me donne ſa main ; ma maîtreſſe déchire
Un mouchoir, en tremblant : lui, paroiſſoit ſourire,
Regardoit, tour-à-tour, Mademoiſelle & moi :
J'en ſuis encore émue, & je ne ſais pourquoi.

M. de PLINVILLE.

Tu m'enchantes : l'aimable & douce créature !

ROSE.

IL SE FAUT ENTR'AIDER ; C'EST LA LOI DE NATURE.
Dans la Fontaine, hier, je liſois ce vers là.

M. de PLINVILLE.

Tu lis donc la Fontaine ?

ROSE.

Eh oui, je ſais déjà
Douze fables au moins : cela s'apprend ſans peine.
Tenez, vous reſſemblez à ce bon la Fontaine :
Monſieur Belfort le dit. Il m'en a fait préſent :
Il me fait réciter ; il eſt ſi complaiſant !

M. de PLINVILLE.

D'avoir un pareil maître Angélique eſt charmée ?....

ROSE.

Oh ! oui. C'eſt bien dommage : on eſt accoutumée....
Ce mariage là va nous contrarier.

M. de PLINVILLE.

Que veux-tu, mon enfant ? il faut ſe marier.



SCENE II.

M. de PLINVILLE, Mde. de PLINVILLE, ROSE.

M. de PLINVILLE.

A QUOI s'amufe-t-elle? à babiller?

ROSE.

J'arrive.

Mde. de PLINVILLE.

Partez, allez ranger. Sur-tout, foyez moins vive.

ROSE.

Pardon.

Mde. de PLINVILLE.

Qu'attendez-vous? partez donc.

ROSE.

Je m'en vais.
Mademoifelle, au moins, ne me gronde jamais.

(*Elle fort.*)

SCENE III.

M. de PLINVILLE, Mde. de PLINVILLE.

M. de PLINVILLE.

JE fuis vraiment fâché, quand je vois qu'on la gronde;
Car je l'aime beaucoup.

Mde. de PLINVILLE.

Vous aimez tout le monde.

M. de PLINVILLE.

Rien n'eft plus naturel. Hé bien, parlons du feu.
Il eft éteint.

Mde. de PLINVILLE.

Enfin!

M. de PLINVILLE.

En peu de tems, parbleu!
On s'en eſt rendu maître. Il n'a duré qu'une heure.
On l'a mené!...

Mde. de PLINVILLE.

Riez!

M. de PLINVILLE.

Voulez-vous que je pleure?

Mde. de PLINVILLE.

Je ſais bien que jamais vous n'avez de chagrin.

M. de PLINVILLE.

Eh! tant mieux.

Mde. de PLINVILLE.

A lui voir ce viſage ſerein,
On croiroit qu'il s'agit de la grange d'un autre!

M. de PLINVILLE.

J'aime mieux que le feu ſoit tombé ſur la nôtre.
Pour tout autre, ce coup e t été plus fatal :
Nous ſommes en état de ſupporter le mal.

Mde. de PLINVILLE.

Vous êtes, ſans mentir, un homme bien étrange!

M. de PLINVILLE.

Eh! de quoi s'agit-il, après tout, d'une grange.
Hé bien, ma chere amie, on la rebâtira.
J'ai du bois en réſerve, & l'on s'en ſervira.
Je n'ai pas fait bâtir depuis long-tems, je penſe.

Mde. de PLINVILLE.

Vous ne cherchez qu'à faire ici de la dépenſe.

M. de PLINVILLE.

Les pauvres ouvriers y gagneront. Enfin,
Sans de tels accidents, beaucoup mourroient de faim:
Eh! ne faut-il donc pas que tout le monde vive?

Mde. de PLINVILLE.

Oui, mais en nourriſſant les autres, il arrive
Qu'on ſe ruine.

M. de PLINVILLE.

Bon! l'on a toujours aſſez.

Et les cent mille écus qu'à Paris j'ai laiſſés ?

Mde. de PLINVILLE.

Vous avez mal choiſi votre dépoſitaire.
Que ne les placiez-vous plutôt chez un Notaire ?

M. de PLINVILLE.

Un Notaire, crois-moi, ne vaut pas un ami.
Dorval, aſſurément, ne s'eſt point endormi.
Il devoit me placer, comme il faut, cette ſomme.

Mde. de PLINVILLE.

Mais êtes-vous bien sûr qu'il ſoit un honnête homme ?

M. de PLINVILLE.

Honnête homme ? Dorval ? . . .

Mde. de PLINVILLE.

Je ſais qu'il joue.

M. de PLINVILLE.

Un peu.

Mde. de PLINVILLE.

Beaucoup : c'eſt un joueur.

M. de PLINVILLE.

Il eſt heureux au jeu.

Mde. de PLINVILLE.

La rente cependant ne vient point.

M. de PLINVILLE.

Oh ! j'eſpere. . .

Mde. de PLINVILLE.

Vous eſpérez toujours !

SCENE IV.

ANGÉLIQUE, M. & Mde. de PLINVILLE.

M. de PLINVILLE, *à Angélique.*

Ah ! te voilà, ma chere ?
Hé bien, es-tu remiſe un peu de ta frayeur ?

ANGÉLIQUE.

Oui; je craignois encore un bien plus grand malheur.

M. de PLINVILLE.

Çà, puisque le hazard tous les trois nous rassemble,
Profitons-en : parlons de mariage ensemble.

Mde. de PLINVILLE.

Au lieu d'en parler, moi, je vais tout préparer.
Ce n'est pas tout : il faut promptement réparer
Le tort qu'a fait le feu. Ce soin là me regarde;
Car à tous ces détails vous ne prenez pas garde,
Voilà la flamme éteinte, & vous croyez tout dit.
Quel homme !

(*Elle sort en haussant les épaules.*)



SCENE V.

ANGÉLIQUE, M. de PLINVILLE.

M. de PLINVILLE.

SON humeur vraiment me divertit.
Dans un ménage, il faut de petites querelles.
Tu m'en diras bientôt, toi-même, des nouvelles.

ANGÉLIQUE.

Je vais donc vous quitter ?

M. de PLINVILLE.

J'en ai bien du regret;
Mais enfin...

ANGÉLIQUE.

Jour & nuit, j'en gémis en secret.

M. de PLINVILLE.

Je le crois aisément : je connois ta tendresse.

ANGÉLIQUE, *serrant affectueusement la main de son pere.*

Mon pere !...

M. de PLINVILLE.

Aimable enfant ! Comme elle me caresse !
Délicieux transport ! ah ! viens, viens dans mes bras.

ANGÉLIQUE.

M'aimez-vous ?

M. de PLINVILLE.

Si je t'aime ? eh ! tu n'en doutes pas.
Je donnerois pour toi mon bien, mon ſang, ma vie.

ANGÉLIQUE.

Hé bien...

M. de PLINVILLE.

Parle, dis-moi ce qui te fait envie.

ANGÉLIQUE.

Mon pere, auprès de vous que je vive toujours.

M. de PLINVILLE.

Oui, j'aurois avec toi voulu finir mes jours.
Tu ſemerois de fleurs la fin de ma carriere.
Je ſourirois encore à mon heure derniere.
Mais ton futur époux demeure à trente pas,
Et nous ſerons voiſins.

ANGÉLIQUE.

Vous ne m'entendez pas.

M. de PLINVILLE.

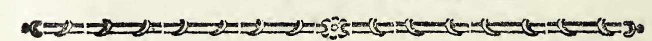
Si fait. Je t'entends bien. Crois que ton pere eſt tendre,
Qu'il eſt fait pour t'aimer & digne de t'entendre.
Tu ſoupires ?

ANGÉLIQUE.

Hélas! ſi vous ſaviez.... combien....
Morinval!....

M. de PLINVILLE.

Eſt aimé? va, va, je le ſais bien.



SCENE VI.

LES MÊMES, M. de MORINVAL, M. BELFORT.

(*Celui-ci a la main enveloppée d'un ruban noir.*)

M. de PLINVILLE.

Ah! bonjour, mes amis.
(*à Morinval, d'un air myſtérieux.*)
Mais quels progrès vous faites!

M. de MORINVAL.

Comment ? que dites-vous ?

M. de PLINVILLE.

Trop heureux que vous êtes !

M. de MORINVAL.

Ce n'eſt pas mon défaut, cependant.... Vous riez ?

M. de PLINVILLE.

On vous aime cent fois plus que vous ne croyez ;
Et l'on vient de me faire un aveu....

ANGÉLIQUE.

Quoi, mon pere ?

M. de PLINVILLE.

Non, tu voudrois, en vain, me prier de me taire.
Après tout, Morinval eſt ton futur époux.
Belfort eſt notre ami : nous le chériſſons tous.
Sans doute il eſt charmé que Morinval te plaiſe.
N'eſt-il pas vrai, Monſieur ?

M. BELFORT, *d'un air contraint.*

Qui ? moi ? j'en ſuis fort aiſe.

M. de PLINVILLE.

Sachez donc....

ANGÉLIQUE.

C'en eſt trop. Je ne puis....

M. de PLINVILLE.

Il ſuffit.
Je me tais ; mais je crois en avoir aſſez dit.

M. de MORINVAL.

Mon bonheur eſt trop grand, pour qu'ici je le croie.
Je n'oſe me livrer à l'excès de ma joie.

M. de PLINVILLE.

Allons, doutez encor ! Mais quel homme ! En ce cas,
Vous mériteriez bien qu'on ne vous aimât pas.
Et vous, mon cher Belfort, comment va la bleſſure ?

M. BELFORT, *avec un chagrin concentré.*

Ah ! je n'y ſongeois pas, Monſieur, je vous aſſure.

M. de PLINVILLE.

Je n'oublîrai jamais ce généreux ſecours.

M. BELFORT.

Monſieur, ſans nul regret j'aurois donné mes jours.

M. de PLINVILLE.

Ah!.... ces bleſſures-là ne ſont pas dangereuſes.

M. BELFORT.

Il eſt vrai qu'il en eſt de bien plus douloureuſes.
Celle-ci doit, du moins, avant peu ſe guérir:
Trop heureux qui n'a pas d'autres maux à ſouffrir!

(Il ſort.)

SCENE VII.

ANGÉLIQUE, M. de MORINVAL, M. de PLINVILLE.

M. de MORINVAL.

Il paroît abattu.

M. de PLINVILLE.

Cette mélancolie
Lui ſied: elle vaut mieux cent fois que la folie.
Mais parlons de vous deux. Ma fille, en ce moment,
Nous ſommes ſans témoins: & tu peux librement
Faire à ce bon ami, l'aveu....

SCENE VIII.

LES MÊMES, L'ÉPINE.

L'ÉPINE, *d'un air niais.*

Mademoiselle,
Madame vous demande.

M. de PLINVILLE.

Eh! mais, que lui veut-elle?

L'ÉPINE.

Moi, je ne ſais, Monſieur. On ne me dit jamais
Le pourquoi : ſeulement, on me dit VA, je vais.

M. de PLINVILLE.

Ce l'Épine eſt naïf.

L'ÉPINE.

Vous êtes bien honnête.
Madame dit pourtant que je ſuis une bête ;
Car Madame & Monſieur ſont rarement d'accord :
Moi, je ſuis de l'avis de Monſieur : ai-je tort ?

M. de PLINVILLE.

Non ; ce que tu dis-là prouveroit le contraire.

(l'Épine ſort.)

SCENE IX.

M. de MORINVAL, M. de PLINVILLE.

M. de PLINVILLE.

Enfin vous êtes ſûr que vous avez ſu plaire ;
Vous allez, je l'eſpere, être heureux à préſent.

M. de MORINVAL.

Oui, ſi l'on pouvoit l'être.

M. de PLINVILLE.

Ah ! le trait eſt plaiſant.
Si l'on pouvoit.... comment, vous en doutez encore ?

M. de MORINVAL.

Toujours.

M. de PLINVILLE.

Mais, vous aimez ma fille ?

M. de MORINVAL.

Je l'adore:

M. de PLINVILLE.

Angélique, à ſon tour, vous aime ?

M. de MORINVAL.

Je le croi.

M. de PLINVILLE.

Vous allez recevoir & sa main & sa foi :
Que vous faut-il de plus ?

M. de MORINVAL, *vivement.*

Mais est-on, je vous prie,
Heureux précisément, parce qu'on se marie ?

M. de PLINVILLE.

Ah ! mon ami, l'hymen....

M. de MORINVAL.

L'hymen a ses douceurs,
Je le sais, sur la vie il seme quelques fleurs.
Mais j'en vois les soucis, les ennuis, les allarmes.

M. de PLINVILLE.

Eh ! voyez-en plutôt les plaisirs & les charmes ;
Voyez ces chers enfans, gages de votre amour....

M. de MORINVAL.

A des infortunés je donnerai le jour.

M. de PLINVILLE.

Les voilà malheureux, même avant que de naître !

M. de MORINVAL.

Je le fus, je le suis, pourroient-ils ne pas l'être ?
Ils ne pourront, du moins, échapper aux douleurs.
L'homme, dès en naissant, crie & verse des pleurs.

M. de PLINVILLE.

Ces pleurs sont un langage, & non pas une plainte.

M. de MORINVAL.

De mille infirmités son enfance est atteinte.
Pendant deux ans entiers, captif en un berceau,
Il souffre...

M. de PLINVILLE.

Avant d'être arbre, il faut être arbrisseau.

M. de MORINVAL.

Tôt ou tard, un poison dans les veines circule,
Qui défigure, ou tue...

M. de PLINVILLE.

Oui, mais on inocule.

M. de MORINVAL.

En a-t-on moins de mal ?

M. de PLINVILLE.

Il n'eſt plus dangereux.
Pour les femmes, ſur-tout, ce ſecret eſt heureux:
Elles ne craignent point de ſe voir enlaidies.

M. de MORINVAL.

Mais combien d'autres maux!...

M. de PLINVILLE.

S'il eſt des maladies;
Il eſt des Médecins.

M. de MORINVAL.

C'eſt encore bien pis.

M. de PLINVILLE.

Répétez les bons mots que tout le monde a dits!
Il eſt d'habiles gens, & qu'à tort on inſulte.
Souffre-t-on? on écrit à Paris; on conſulte
Un illuſtre... Petit, je ſuppoſe: il répond:
Et vous guérit bientôt. (*)

M de MORINVAL.

Ah! tout de ſuite!

M. de PLINVILLE.

Au fond,
Soyons de bonne foi, trop ſouvent nos ſouffrances
Sont la ſuite & le fruit de nos intempérances.
La nature nous a prodigué tous ſes dons;
Nous abuſons de tout; & puis, nous nous plaignons

M. de MORINVAL.

Vous pourriez, en ce point, avoir raiſon peut-être.
Mais qu'on a droit, d'ailleurs, de ſe plaindre! eſt-on maître,
Par exemple d'avoir de la fortune?

M de PLINVILLE.

Non:
Mais le pauvre, content de ſa condition,
Eſt heureux comme nous. Allez, le Ciel eſt juſte;
Et l'ouvrier actif, le payſan robuſte,

(*) Quelques Critiques ont prétendu que le Public, ainſi que M. Petit, n'avoient pas beſoin de cet éloge; mais ils n'ont pas penſé que j'en avois beſoin, moi; & que j'acquittois ainſi une dette chere à mon cœur.

Ont auſſi leurs plaiſirs, plaiſirs purs, naturels. . .

M. de MORINVAL.

Vous ne croyez donc pas qu'il ſoit des maux réels?

M de PLINVILLE.

Très-peu.

M. de MORINVAL.

Nos paſſions, ennemis domeſtiques,
Ne ſont donc, ſelon vous, que des maux chimériques?

M. de PLINVILLE.

Ah! fort bien! vous nommez les paſſions, des maux!
Sans elles, nous ſerions au rang des animaux.
Il faut des paſſions, il nous en faut, vous dis-je;
Et ce ſont de vrais biens, pourvu qu'on les dirige.

M. de MORINVAL.

Oui! dirigez l'amour!

M. de PLINVILLE

Pourquoi non? ſentez-vous
Ce qu'un amour honnête a de touchant, de doux?
Quel plaiſir d'attendrir la beauté que l'on aime,
Et de s'aimer encore en un autre ſoi-même!
De .... J'en aurois parlé bien mieux à vingt-cinq ans.
Hélas! j'ai, ſans retour, paſſé cet heureux temps....
Mais un bien vient toujours nous tenir lieu d'un autre:
L'amitié me conſole, & je bénis la nôtre.

M. de MORINVAL.

Vous nous parlez ici d'amour & d'amitié.
De nos affections ce n'eſt pas la moitié.
Ne comptez-vous pour rien l'avarice ſordide,
L'ambition, l'envie & la haine perfide?
Vous qui peignez ſi bien toutes choſes en beau,
Je vous défie ici d'égayer le tableau.

M. de PLINVILLE.

Oui, ces noms ſont affreux, mais les choſes ſont rares
Au ſiecle où nous vivons, il eſt fort peu d'avares.
D'envieux, Dieu merci, je n'en connois pas un:
La haine enfin n'eſt pas un vice très-commun.
L'ambition, peut-être, eſt un peu plus commune:
Mais ſoit qu'elle ait pour but, les honneurs, la fortune,
C'eſt un beau mouvement qui n'eſt pas défendu:
Souvent, loin d'être un vice, elle eſt une vertu.

Chaque chofe a fon tems. L'enfance eft confacrée
Aux doux jeux ; la jeuneffe à l'amour eft livrée ;
Et l'âge mûr au foin d'établir fa maifon.
Croyez-moi, le bonheur eft de toute faifon.

M. de MORINVAL.

Vous allez voir qu'il eft auffi dans la vieilleffe !

M. de PLINVILLE.

Sans doute, Morinval. Ainfi que la jeuneffe,
A le bien prendre, elle a fes innocens plaifirs.
C'eft l'âge du repos, celui des fouvenirs.
J'aime à voir d'un vieillard la vénérable marche,
Les cheveux blancs ; je crois revoir un patriarche.
Il guide la jeuneffe, il en eft refpecté ;
Il raconte une hiftoire, & fe voit écouté.

M. de MORINVAL.

Et tout cela finit ?

M. de PLINVILLE.

Mais.... par la derniere heure.
Je fuis né, Morinval, il faut donc que je meure.
Hé bien, tranquille & gai jufqu'au dernier inftant,
Comme je vis heureux je dois mourir content.

M. de MORINVAL.

Et moi.... Car à mon tour, il faut que je réponde ;
Et que par mille faits, enfin, je vous confonde.
Je vous foutiens, morbleu ! qu'ici-bas tout eft mal,
Tout, fans exception, au phyfique, au moral.
Nous fouffrons, en naiffant, pendant la vie entiere ;
Et nous fouffrons fur-tout à notre heure derniere.
Nous fentons, (tourmentés au dedans, au dehors,)
Et les chagrins de l'âme, & les douleurs du corps.
Les fléaux avec nous ne font ni paix ni trève :
Ou la terre s'entr'ouvre, ou la mer fe foulève.
Nous-mêmes, à l'envi, déchaînés contre nous,
Comme fi nous voulions nous exterminer tous,
Nous avons inventé les combats, les fupplices.
C'étoit peu de nos maux, nous y joignons nos vices.
Aux riches, aux puiffans l'innocent eft vendu.
On outrage l'honneur, on flétrit la vertu.
Tous nos plaifirs font faux, notre joie indécente :
On eft vieux à vingt ans, libertin à foixante.
L'hymen eft fans amour, l'amour n'eft nulle part.

Pour le ſexe, on n'a plus de reſpect ni d'égard.
On ne ſait ce que c'eſt que de payer ſes dettes;
Et de ſa bienfaiſance on remplit les gazettes.
On fait de plate proſe & de plus méchans vers.
On raiſonne de tout, & toujours de travers;
Et dans ce monde enfin, s'il faut que je le diſe;
On ne voit que noirceur, & miſere, & ſottiſe.

M. de PLINVILLE.

Voilà ce qui s'appelle un tableau conſolant!
Vous ne le croyez pas, vous-même, reſſemblant.
De cet excès d'humeur je ne vois point la cauſe.
Pourquoi donc s'emporter, mon ami, quand on cauſe?
Vous parlez de volcans, de naufrage.... Eh! mon cher,
Demeurez en Touraine, & n'allez point ſur mer.
Sans doute, autant que vous, je déteſte la guerre;
Mais on s'éclaire enfin, on ne l'aura plus guere.
Bien des gens, dites-vous, doivent: ſans contredit,
Ils ont tort; mais pourquoi leur a-t-on fait crédit?
L'HYMEN EST SANS AMOUR? ma femme a la répliq
L'amour n'eſt nulle part? conſultez Angélique.
Les femmes ſont un peu coquettes; ce n'eſt rien:
Ce ſexe eſt fait pour plaire: il s'en acquitte bien.
Tous nos plaiſirs ſont faux? mais quelquefois à table,
Je vous ai vu goûter un plaiſir véritable.
On fait de méchans vers? eh! ne les liſez pas.
Il en paroît auſſi, dont je fais très-grand cas.
On déraiſonne? eh! oui, par fois, un faux ſyſtême
Nous égare.... Entre nous, vous le prouvez vous-même.
Calmez donc votre bile, & croyez qu'en un mot,
L'homme n'eſt ni méchant, ni malheureux, ni ſot.

M. de MORINVAL.

Moi, je vous dis.... Mais non, je n'ai rien à vous dire.
Quand je parle raiſon, vous vous mettez à rire.
Le moyen de convaincre un homme tel que vous!
De vous convaincre, auſſi je ne ſuis point jaloux.
Gardez, Monſieur, gardez cet heureux caractere.

M. de PLINVILLE.

Si je ne l'avois pas, je voudrois me le faire.
Je ne ſuis point aveugle; & je vois, j'en conviens,
Quelques maux; mais je vois encore plus de biens.
Je ſavoure les biens: les maux je les ſupporte.

Que

Que gagnez-vous, de grace, à gémir de la ſorte?
Vos plaintes, après tout, ne ſont qu'un mal de plus.
Laiſſez donc là, mon cher, les regrets ſuperflus:
Reconnoiſſez du ciel la ſageſſe profonde;
Et croyez que tout eſt pour le mieux dans le monde.

SCENE X.

M. de MORINVAL, M. de PLINVILLE, Mde. de ROSELLE.

Mde. de ROSELLE.

En vérité, voilà des chaſſeurs bien hardis!

M. de PLINVILLE.

Comment donc?

Mde. de ROSELLE.

Ils ſont là ſept ou huit étourdis,
Qui ne ſe gênent pas.

M. de MORINVAL.

Ayez donc une chaſſe!

M. de PLINVILLE.

Ils ſe ſeront trompés: il faut leur faire grace.

M. de MORINVAL.

Mais allez voir, du moins....

M. de PLINVILLE.

J'y vais.... quoiqu'entre nous,
Mon cher, je ne ſois point de ces Seigneurs jaloux
Qui gardent leur gibier, comme on fait ſa maîtreſſe.
Je ſens très-bien qu'il faut excuſer la jeuneſſe.
Qu'un jeune homme, en paſſant, tire ſur un perdreau....

Mde. de ROSELLE

On ne vient pas tirer à vingt pas d'un château.

M. de PLINVILLE.

Auſſi j'y vais mettre ordre. En me voyant paroître.
Ils ſeront plus fâchés que moi-même peut-être.

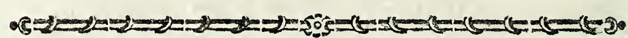
M. de MORINVAL.

Mais vous vous expofez....

M. de PLINVILLE.

A quoi, cher Morinval ?
Pourquoi donc voulez-vous qu'on me faffe du mal,
A moi qui n'en ai fait de ma vie à perfonne ?

(*Il fort.*)



SCENE XI.

M. de MORINVAL, Mde. de ROSELLE.

M. de MORINVAL.

JAMAIS il ne craint rien, jamais il ne foupçonne;
Quel homme !

Mde. de ROSELLE.

Je voudrois pourtant lui reffembler.

(*à part.*)

Allons, nous voilà feuls. Il eft tems de parler.

(*Haut.*)

Vous accufez tout bas Madame de Mirbelle,
Monfieur : votre bonheur eft retardé par elle.

M. de MORINVAL.

Je dois m'en confoler, puifque je la verrai.
Encor, fi mon bonheur n'étoit que différé !

Mde. de ROSELLE.

Ce retard, après tout, eft fort heureux, peut-être.
Quand on doit s'époufer, il faut fe bien connoître.

M. de MORINVAL.

Pour connoître Angélique, il fuffit d'un inftant.
Et de moi, ce me femble, elle en peut dire autant.
Ma franchife, je crois...

Mde. de ROSELLE.

Sert d'excufe à la mienne.
Etes-vous bien, Monfieur, sûr qu'elle vous convienne,
Sûr de lui convenir ?

M. de MORINVAL.

Ah! quant au premier point,
Elle me plait, Madame, & vous n'en doutez point.
Je n'ose pas ainsi me flatter de lui plaire.
Peut-être, en ce moment, savez-vous le contraire?
Elle vous l'aura dit.

Mde. de ROSELLE.

Point du tout, mais... j'ai peur...
Que vous dirai-je enfin? il s'agit du bonheur.
Vous ne voudriez pas qu'elle fût malheureuse.
Vous avez pour cela l'ame trop généreuse....

M. de MORINVAL.

Fort bien. Je vous entends. Je vois ce qu'il en est.
Vous voulez doucement m'annoncer mon arrêt.

Mde. de ROSELLE.

Mais... quoique votre peur puisse être mal fondée,
Vous ne feriez pas mal de suivre votre idée,
De savoir, en un mot, si l'on vous aime ou non.
La chose vous regarde.

M de MORINVAL.

Oui; vous avez raison;
Et si c'est un refus que sa bouche prononce,
D'abord, quoiqu'à regret, à sa main je renonce.
Et je vous saurai gré de m'avoir averti.

(*Il sort.*)

SCENE XII.

Mde. de ROSELLE, *seule.*

C'EST un fort galant homme : il prendra son parti.
Angélique, du moins, n'a plus d'hymen à craindre.
Elle sera, peut-être, encore bien à plaindre.
Mais son sort peut changer. Toujours est-ce un grand point
De ne pas épouser celui qu'on n'aime point.

Fin du troisieme Acte.



ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, ROSE.

ROSE.

Vous paroiffez plus gaie.

ANGÉLIQUE.

Ah! j'ai fujet de l'être.
Morinval à ma main va renoncer peut-être.

ROSE.

Se peut-il?... Il fait donc que vous ne l'aimez point?

ANGÉLIQUE.

Il devroit le favoir. J'ai vu que fur ce point
Il venoit pour fonder le fond de ma penfée:
Il a dû me trouver contrainte, embarraffée;
Et s'il eft pénétrant, il fe fera douté...

ROSE.

Que ne lui parliez-vous avec plus de clarté?

ANGÉLIQUE.

Je crois en avoir dit affez pour faire entendre
Qu'à mon cœur vainement il efpéroit prétendre.
Rofe, je me fouviens d'avoir dit quelques mots
Affez clairs...

ROSE.

S'il pouvoit nous laiffer en repos,
Mademoifelle! alors, toutes deux, ce me femble,
Nous ferions, fans mari, bien tranquilles enfemble.

ANGÉLIQUE.

Ah! ma chere, il n'eft point de bonheur ici-bas.

ROSE.

Pourquoi, Mademoifelle?

ANGÉLIQUE.

Eh mais... on ne voit pas
Monsieur Belfort, où donc est-il ?

ROSE.

Il se promene
Depuis une heure, seul, autour de la garenne.
Il est pensif, rêveur : il a quelques chagrins,
Ou je me trompe fort.

ANGÉLIQUE.

Est-il vrai ?

ROSE.

Je le crains.
Il soupire.

ANGÉLIQUE.

Il soupire ?... Entre nous, chere Rose...
De ses secrets ennuis t'a-t-il dit quelque chose ?

ROSE.

Jamais. Il est discret.

ANGÉLIQUE.

Mais il a tort, je crois,
De demeurer ainsi tout seul au fond des bois.
Mon pere, moi, sur-tout Madame de Roselle,
Nous le dissiperions.

ROSE.

Eh oui, Mademoiselle.
Si j'allois le chercher, moi-même !

ANGÉLIQUE.

Hé bien, vas-y.
Qu'il se rende au château, Rose, & non pas ici.

ROSE.

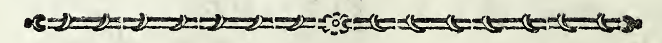
Oh ! non.

ANGÉLIQUE.

Ne lui dis point que c'est moi qui t'envoie.

(*Rose sort.*)

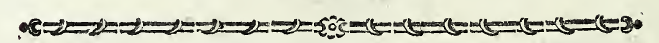




SCENE II.

ANGÉLIQUE, *seule.*

Des peines qu'il ressent que faut-il que je croie ?
J'ai les miennes aussi, qui me font bien souffrir.
Ce dernier entretien vient sans cesse s'offrir...
Mais chassons une idée...hélas ! trop dangereuse,
Qui ne peut que me rendre à jamais malheureuse.



SCENE III.

M. de PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

M. de PLINVILLE.

En ce lieu solitaire Angélique rêvoit.
Gageons que Morinval en étoit le sujet.

ANGÉLIQUE.

Non, mon pere.

M. de PLINVILLE.

Ma fille avec moi dissimule ?
Ah ! cela n'est pas bien. A quoi bon ce scrupule ?
Pour cacher ton amour, tes soins sont superflus.
Je le sais...Tu rougis ! allons, n'en parlons plus.
Picard, dit-on, me cherche, afin de me remettre
Le paquet... & j'attends sur-tout certaine lettre...

(*Il voit Picard.*)

Ah ! bon.

(*Il appelle.*)

Picard !



SCENE IV.

M. de PLINVILLE, PICARD, *tout essoufflé* ; ANGÉLIQUE.

PICARD.

Picard ! vous me faites courir.

M. de PLINVILLE.

Pardon.

PICARD.

C'est un valet : il est fait pour souffrir.

M. de PLINVILLE.

Donne, mon cher Picard, & demeure à ton poste.
(*En prenant les lettres des mains de Picard.*)
La belle invention que celle de la poste !

PICARD.

Parlons-en !

M. de PLINVILLE.

Chaque jour, j'écris à mes amis ;
Chaque jour, un courier part & vole à Paris ;
Et pour me rapporter bientôt de leurs nouvelles ;
Il repart à l'instant, & semble avoir des ailes.

PICARD.

Fort bien ! vous allez voir que ce sont des oiseaux !
Ils se crevent pour vous, ainsi que leurs chevaux.
Des ailes ! oui !

M. de PLINVILLE, *lit.*

Que vois-je ? ah ! Dieu ! quelles nouvelles !
Est-il bien vrai ?

ANGÉLIQUE.

Mon pere, eh ! mais quelles sont-elles ?

PICARD.

Quoi, Monsieur ?

M. de PLINVILLE.

Tous nos fonds de Paris sont perdus.

ANGÉLIQUE.

Ah! Ciel!

M. de PLINVILLE.

Dorval au jeu perd deux cents mille écus:
C'eſt trois cents mille francs que ce jeu-là nous coûte;
Car le pauvre Dorval manque & fait banqueroute.

PICARD.

Banqueroute, Monſieur? ah! le maudit fripon!

M. de PLINVILLE.

Il n'eſt que malheureux.

PICARD.

Eh! vous êtes trop bon;
Il vous vole; je dis que c'eſt un tour infâme.
(*en s'en allant.*)
Banqueroute! ah! bon Dieu! que va dire Madame!



SCENE V.

M. de PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Je te rends grace, ô ciel! de ce revers fatal.
Je n'épouſerai point Monſieur de Morinval.

M. de PLINVILLE.

On eſt tout étourdi d'une pareille perte.
Pourtant une reſſource encore m'eſt offerte;
Et ſi j'étois tout ſeul, je me conſolerois.
Ma terre, Dieu merci, me reſte, & j'en vivrois.
Mais, ma fille... à quel ſort je te vois condamnée!

ANGÉLIQUE.

En quoi donc, plus que vous, ſerois-je infortunée?

M. de PLINVILLE.

Hélas! la pauvre enfant, près de ſe marier!...

ANGÉLIQUE.

Ah! croyez que, bien loin de me contrarier...

M. de PLINVILLE.

Il eſt tout naturel, lorſque l'on eſt jolie,

Jeune, de ſouhaiter de ſe voir établie.
Et toi, dans l'âge heureux des plaiſirs, des amours,
Tu vas donc près de nous uſer tes plus beaux jours.
Ma fille, je te plains.

ANGÉLIQUE, *vivement.*

Gardez-vous de me plaindre.
C'étoit l'hymen pour moi, l'hymen qu'il falloit craindre...
Non, vous ne ſavez pas à quel point je ſouffrois....
En m'éloignant de vous! j'étouffois mes regrets.
Dans un profond chagrin, alors, j'étois plongée.
Au contraire, à préſent, je me vois ſoulagée,
En ſongeant que de vous rien ne peut m'arracher.

(*Tendrement, & en le careſſant.*)

Mon pere! à vos côtés je prétends m'attacher,
Je veux vous prodiguer mes ſoins & mes ſervices;
J'en ferai mon bonheur, j'en ferai mes délices.
Que me manquera-t-il? vous m'aimez: près de vous,
Ah! pourrois-je jamais regretter un époux!

M. de PLINVILLE.

Chere enfant! que ces mots ont flatté mon oreille!
Je n'éprouvai jamais une douceur pareille.
Ainſi donc, comme un beaume en notre affliction,
Le ciel nous envoya la conſolation.
Par elle, on ſouffre moins... On ſouffre moins! que dis-je?
Il faut plaindre celui qui jamais ne s'afflige,
Et que les coups du ſort n'avoient point accablé:
Il n'a pas le bonheur de ſe voir conſolé.
Pour moi, toujours content, ſans chagrins, ſans alarmes,
Je n'avois point encor verſé de douces larmes.
Perſonne, juſqu'ici, ne m'avoit plaint, hélas!
Je me croyois heureux, & je ne l'étois pas.
Mais, dis, eſt-il bien vrai? faut-il que je te croie?
N'as-tu point de regrets?

ANGÉLIQUE.

Non: ma plus douce joie
Eſt d'adoucir vos maux, & de les partager.

M. de PLINVILLE.

Mes maux, s'il eſt ainſi, n'ont rien que de léger.
Nous ſerons pauvres; ſoit: nous verrons moins de monde.
Chez moi, preſque toujours, le voiſinage abonde.

On nous négligera. Mais nous nous suffirons;
Et ce sera pour nous enfin que nous vivrons.

ANGÉLIQUE.

Vous savez que toujours j'aimai la solitude.

M. de PLINVILLE.

Je le sais; & de plus, tu te plais à l'étude.
Tu ne peux t'ennuyer avec ces deux goûts là.
Tiens, vois-tu? je me fais une fête déjà
De vivre seul avec ma petite famille,
Entre ma chere femme & mon aimable fille.
J'aurai moins de laquais, & j'en serai ravi:
Par un seul domestique on est bien mieux servi.
Nous vivrons gais, contens: que faut-il davantage?
Nous nous aimerons bien; nous aurons en partage
Les vrais trésors, la paix, le travail, la santé,
Et.... le premier des biens, la médiocrité.

ANGÉLIQUE.

Je sens bien ce bonheur: vous savez mieux le peindre.

SCENE VI.

M. & Mde. de PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

M. de PLINVILLE, *court à sa femme.*

MA cher amie, au lieu de gémir, de me plaindre;
J'arrange un plan....

Mde. de PLINVILLE.

Hé bien je vous l'avois prédit!
Vous vous en souvenez, je vous ai toujours dit:
» Monsieur, encore un coup, cette somme est trop forte
» Pour l'exposer ainsi; de grace...». Mais n'importe!
Il a voulu courir les risques....

M. de PLINVILLE.

J'en convien;
Mais quoi, le mal est fait.

Mde. de PLINVILLE.

Eh! oui, je le sais bien;

Auſſi, je viens déjà d'y trouver un remede ;
Car il faut bien toujours que je vienne à votre aide.

M. de PLINVILLE.

Quoi !

Mde. de PLINVILLE.

Je ſuis décidée à quitter ce pays.

M. de PLINVILLE.

Comment ?

Mde. de PLINVILLE.

Dans quatre jours, nous partons pour Paris ;
Et vous aurez, je crois, la bonté de nous ſuivre.

M. de PLINVILLE.

Expliquez-vous.

Mde. de PLINVILLE.

Ici je ne prétends plus vivre.
Si vous ne craignez point, vous, d'être humilié,
J'aurois trop à rougir aux lieux où j'ai brillé.

M. de PLINVILLE.

Mais, pour vivre à Paris, ma fortune eſt trop mince :
Au lieu que nous ſerions à notre aiſe en province.

Mde. de PLINVILLE.

Bon ! l'on fait à Paris la dépenſe qu'on veut :
Il faudroit faire ici beaucoup plus qu'on ne peut.
J'ai peſé tout cela : nous vendrons notre terre.
Je vais à ce ſujet écrire à mon Notaire.

M. de PLINVILLE.

Mais, quelle promptitude !

Mde. de PLINVILLE.

Il faut ſaiſir l'inſtant ;
C'eſt le jour du courier, l'heure preſſe ; on m'attend :
Venez me retrouver, & vous verrez ma lettre.

M. de PLINVILLE.

Je crois que tout cela peut fort bien ſe remettre.
Nous en reparlerons.

Mde. de PLINVILLE.

Non ; j'ai pris mon parti.

(*Elle ſort.*)

SCENE VII.

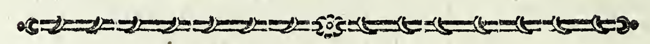
M. de PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

QUOI! mon pere, sitôt vous auriez consenti?....

M. de PLINVILLE.

Consenti? point du tout. L'affaire n'est pas faite.
Je tiens à mon projet. Oui, je te le répete.
Mais, de ma part, vois-tu, trop d'obstination,
N'auroit fait qu'affermir sa résolution.
Je la connois. Au lieu, qu'à soi-même laissée,
Ma femme, dès demain, peut changer de pensée.
Je dispute toujours le plus tard que je puis.



SCENE VIII.

M. de MORINVAL, M. de PLINVILLE.
ANGÉLIQUE.

M. de MORINVAL, *de loin, à part, sans les voir.*

OU donc le rencontrer? par-tout je le poursuis.
Mais je le vois.... Allons, dégageons ma parole.
(*Haut.*)
Nous nous flattions tous deux d'un espoir trop frivole,
Cher Plinville. A regret, je viens vous déclarer....
Je ne puis plus long-tems vous laisser ignorer....

M. de PLINVILLE.

Mon ami, je sais tout. Dorval fait banqueroute:
Je perds cent mille écus.

M. de MORINVAL.

Cent mille écus?

M. de PLINVILLE.

Sans doute;

M. de MORINVAL.

Je l'ignorois.

(*à part.*)

O Ciel! je venois renoncer
A ſa fille: de moi qu'auroit-on pu penſer?

M. de PLINVILLE.

Je ſens bien qu'entre nous il n'eſt plus d'hyménée.

M. de MORINVAL.

Au contraire.

M. de PLINVILLE.

Ma fille eſt toute réſignée.
Quant à moi, je ne ſuis malheureux qu'à demi;
Car ſi je perds un gendre, il me reſte un ami.

M. de MORINVAL.

Eh, mais, je n'entends point ce que vous voulez dire.
Comment, vous avez cru que j'irois me dédire,
A cauſe du revers qui vous eſt ſurvenu?
Mon ami, je croyois vous être mieux connu.
Trop heureux d'être époux de votre aimable fille!

ANGÉLIQUE, *à part.*

Dieu!

M. de PLINVILLE.

Vous voulez encore être de la famille?

M. de MORINVAL.

Plût au Ciel!

M. de PLINVILLE.

A ce trait me ſerois-je attendu?
Mais nous venons de perdre....

M. de MORINVAL.

Elle n'a rien perdu;
Et moi, lorſque je ſonge aux vertus qu'elle apporte,
Je trouve que ſa dot eſt encore aſſez forte.

M. de PLINVILLE.

(*émerveillé.*)

Hé bien, ma fille!.... Mais, qu'as-tu donc?

ANGÉLIQUE.

Je n'ai rien.

M. de MORINVAL.

Cependant....

ANGÉLIQUE.

En effet.... je ne me ſens pas bien.
Vous permettez?....

(*Elle ſort.*)



SCENE IX.

M. de MORINVAL, M. de PLINVILLE.

M. de PLINVILLE.

Ce trait vient d'exciter en elle
Une émotion vive & toute naturelle:
C'eſt que ma fille ſent un noble procédé!

M. de MORINVAL.

Vous croyez?....

M. de PLINVILLE.

Je le crois? j'en ſuis perſuadé.

M. de MORINVAL, *triſtement.*

Ah! cher Plinville!....

M. de PLINVILLE.

Allons! nouvelle inquiétude!
Angélique a beſoin d'un peu de ſolitude;
Voilà tout.

M. de MORINVAL.

Pardonnez. J'en ai beſoin auſſi.

M. de PLINVILLE.

Et vous allez encor nourrir votre ſouci!

M. de MORINVAL.

J'en ai ſujet. (*Il ſort.*)



SCENE X.

M. de PLINVILLE, *ſeul.*

Toujours s'affliger, toujours craindre!

Je le plains... ! hai, je puis avoir tort de le plaindre.
Il aime le chagrin ; & peut-être, ma foi,
Est-il, à sa maniere, heureux autant que moi.



SCENE XI.

M. de PLINVILLE, M. BELFORT.

M. de PLINVILLE.

Apprenez, cher Belfort, un trait charmant, sublime,
Qui va pour Morinval augmenter votre estime.
Vous savez mon malheur....

M. BELFORT.

J'en suis bien affligé,
Et je venois ici....

M. de PLINVILLE.

Je vous suis obligé.
Morinval, à l'instant, vient aussi de l'apprendre.
Mais croiriez-vous qu'il veut toujours être mon gendre ?

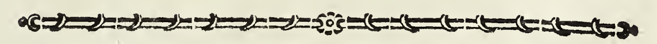
M. BELFORT.

Quoi se peut-il ?....

M. de PLINVILLE.

Voyez quel bonheur est le mien !
Pour moi, d'un petit mal il résulte un grand bien.
Mais, adieu ; car je vais conter tout à ma femme.

(*Il sort.*)

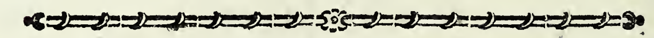


SCENE XII.

M. BELFORT, *seul.*

D'un mot, sans le savoir, il déchire mon ame
Allons, il faut partir : voilà l'instant fatal.
Ne soyons pas témoin du bonheur d'un rival....
Du bonheur ? Mais est-il bien sûr qu'il ait su plaire ?
J'ai quelquefois osé soupçonner le contraire.
Ce matin.... je ne sais si je me suis trompé ;

Mais un mot, un regard, un soupir échappé....
Gardons-nous de saisir ces vaines apparences:
Je dois partir encor, si j'ai des espérances.
Je ne la verrai point. Qu'elle ignore à jamais
Ce que j'étois, sur-tout à quel point je l'aimois.
Adieu paisible toit, qui me servis d'asyle;
Adieu, trop confiant & trop heureux Plinville!
Et vous charmante.... vous que je n'ose nommer,
Que je fuis, que de loin je vais toujours aimer.
Je vais poursuivre ailleurs ma pénible carriere,
Seul, triste, abandonné de la nature entiere,
Sans secours, n'emportant avec moi qu'un seul bien,
C'est un cœur qui du moins ne me reproche rien:
Allons, dès ce soir même, il vaut mieux que je sorte.



SCENE XIII.

ROSE, M. BELFORT.

ROSE.

Vous partez?

M. BELFORT.

Pourquoi donc m'écouter de la sorte?

ROSE.

J'accourois vous chercher. Mais, Monsieur, quel discours!
Est-ce que vous partez?

M BELFORT.

Oui, je pars.

ROSE.

Pour toujours?

M. BELFORT.

Pour jamais.

ROSE.

Et pourquoi?

M. BELFORT.

Pardon, ma chere Rose.
Je pars, & je ne puis vous en dire la cause.

ROSE.

Vous auroit-on ici causé quelques chagrins?

M. BELFORT.

Non, aucun : de personne ici je ne me plains.

ROSE.

Pauvre Angélique ! hélas ! que je vais la surprendre !
A cet événement elle est loin de s'attendre.
Voyez ! tous les malheurs lui viennent à la fois.

M. BELFORT.

Mais. ... mon départ n'est pas un grand malheur, je crois.

ROSE.

Je sais ce que je dis. Je connois ma maîtresse,
Et je vois bien à vous comme elle s'intéresse.
Puis, j'en juge par moi : d'ailleurs, il est si tard !
Encor vous êtes seul : ah! mon dieu ! quel départ!

M. BELFORT.

Ce tendre adieu me touche.

ROSE.

Et vous partez?

SCENE XIV.

LES MÊMES, Mde. de ROSELLE.

ROSE.

MADAME....
Vous me voyez chagrine, & jusqu'au fond de l'ame.
Monsieur Belfort s'en va, mais s'en va tout à fait.

Mde. de ROSELLE, *à M. Belfort.*

Et quel sujet, de grace?....

ROSE.

Il n'a point de sujet.

Mde. de ROSELLE, *fait signe à Rose de les laisser.*

Allez, Rose.

ROSE, *à M. Belfort.*

Je puis dire à Mademoiselle,

Qu'avant votre départ, vous prendrez congé d'elle?

M. BELFORT.

Ne le lui dites pas.

ROSE.

Non? vous avez bien tort.
Adieu donc, pour jamais, adieu, Monſieur Belfort.

M. BELFORT.

Adieu de tout mon cœur, adieu ma chere Roſe.

ROSE.

Écrivez-nous du moins, c'eſt bien la moindre choſe.

M. BELFORT.

Oui, Roſe; de mon ſort je vous informerai.

ROSE, *part, ſe retourne & crie en pleurant.*

Marquez-moi votre adreſſe & je vous répondrai.



SCENE XV.

M. BELFORT, Mde. de ROSELLE.

Mde. de ROSELLE.

Quoi! vous partez, Monſieur? quelle raiſon ſoudaine?

M. BELFORT.

J'en ai mille, qu'ici vous devinez ſans peine.

Mde. de ROSELLE.

Oui, malgré l'amitié que je puis vous porter,
Je ſens que plus long-tems vous ne pouvez reſter.

M. BELFORT.

Recevez mes adieux, & croyez que l'abſence
Ne fera qu'ajouter à ma reconnoiſſance.

Mde. de ROSELLE.

Vous ne m'en devez point. Hélas! j'aurois voulu
Faire bien plus pour vous: j'ai fait ce que j'ai pu.
Je n'oublîrai jamais votre rare conduite,
Votre diſcrétion, & ſur-tout cette fuite.
Je compte auſſi, Monſieur, ſur votre ſouvenir.

M. BELFORT.

Croyez, Madame....

Mde. de ROSELLE.

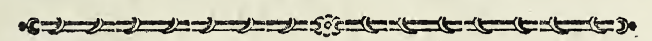
Ah ! çà, qu'allez-vous devenir ?

M. BELFORT.

Vers mon pere, à Paris, je vais d'abord me rendre.

Mde. de ROSELLE.

C'eſt le meilleur parti que vous ayez à prendre.
Dites lui bien.... mais quoi ! je vois près de ces lieux
Quelqu'un roder d'un air aſſez myſtérieux.



SCENE XVI.

UN POSTILLON *en veſte bleue, avec la plaque d'argent*, M. BELFORT, Mde. de ROSELLE.

Mde. de ROSELLE.

Hé bien, qu'eſt-ce ?

Le POSTILLON.

Excuſez mon embarras extrême.
De ma commiſſion je ſuis ſurpris moi-même.
Car ordinairement, je ne vais guere à pié ;
Mais je ſuis complaiſant.... quand je ſuis bien payé.

M. BELFORT.

Çà, que demandez-vous ?

Le POSTILLON.

Pardon.... mais, pour bien faire,
Il faudroit, à la fois, & parler & ſe taire.
A ma place, un nigaud vous avoûroit d'abord
Qu'il demande un Monſieur qui ſe nomme Belfort....

M. BELFORT.

Mais c'eſt moi.

Le POSTILLON.

Dans les yeux nous ſavons un peu lire.

Mde. de ROSELLE.

A la bonne heure, mais qu'avez-vous à lui dire ?

Le POSTILLON.

Oh ! rien du tout, Madame ; & je n'ai dans ceci
Qu'à remettre à Monſieur le billet que voici.

(Il donne un billet à M. Belfort.)

M. BELFORT.

De quelle part ?

Le POSTILLON.

Monſieur le verra dans la lettre.

M. BELFORT.

Ah !... Madame, pardon, vous voulez bien permettre ?

Mde. de ROSELLE.

Monſieur, je vous en prie.

(Au Poſtillon, pendant que M. Belfort décachete & ouvre le billet.)

Et mais vraiment, l'ami,
Vous ne paroiſſez gai ni plaiſant à demi.

Le POSTILLON.

J'ai couru le pays, & j'ai vu bien du monde :
Cela fait que je ſais comme il faut qu'on réponde.

M. BELFORT.

Ah ! Madame !...

Mde. de ROSELLE.

D'où vient ce mouvement ſoudain ?

M. BELFORT.

C'eſt de mon pere.

Mde. de ROSELLE.

Bon !

M. BELFORT.

Je reconnois ſa main.

Le POSTILLON.

Dès le premier abord, j'ai ſu vous reconnoître.

M. BELFORT.

C'eſt lui : de mes tranſports je ne ſuis point le maître :
Voici ce qu'il m'écrit.

(Il lit haut.)

« Viens, accours promptement,

» Mon ami : tu ſuivras celui que je t'envoie..... »

Le POSTILLON.

Oui, Monſieur.

M. BELFORT, *continue de lire.*

» Je t'écris avec bien de la joie,
» Et je ne doute point de ton empreſſement. »
Oh, non!

(*Au Poſtillon.*)

Eſt-il bien loin?

Le POSTILLON.

A la poſte voiſine.

M. BELFORT.

Bien portant?

Le POSTILLON.

A merveille. Il a fort bonne mine;
Une gaîté charmante.

M. BELFORT.

Il paroît donc heureux?

Le POSTILLON.

Mais il en a bien l'air. C'eſt qu'il eſt généreux! ...
Comme un Roi. Nous ferions des fortunes rapides,
Si les couriers payoient ſur ce pié-là les guides.

Mde. de ROSELLE.

Vous êtes poſtillon?

Le POSTILLON.

Madame, à vous ſervir;
Et chacun vous dira que je mène à ravir.

Mde. de ROSELLE.

Eh bien, menez Monſieur.

(*à M. Belfort.*)

Partez donc tout de ſuite.

M. BELFORT.

Oui, Madame.

Mde. de ROSELLE.

Avec lui revenez au plus vîte.
Qu'il vienne ce ſoir même, & qu'il vienne en ce lieu.

M. BELFORT.

Croyez qu'il y viendra, Madame.

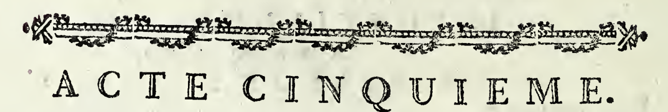
Mde. de ROSELLE.

Sans adieu.

Le POSTILLON.

Allons, mon Officier, venez voir votre pere.
Je n'ai pas mal rempli mon message, j'espere.
N'auroit-on à porter qu'une lettre, un billet;
Il faut, autant qu'on peut, faire bien ce qu'on fait.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

M. de PLINVILLE, *seul.*

J'AI donc dit à mes gens qu'il falloit se résoudre
A me quitter: pour eux; hélas! quel coup de foudre!
Leur désolation m'afflige, en vérité...
Mais il est doux pourtant d'être ainsi regretté.
Si je m'étois défait du Jardinier, de Rose,
Et du bon vieux Picard, c'étoit bien autre chose!
Pour Belfort, près de moi, je le garde à jamais:
C'est un ami plutôt qu'un Secretaire... Eh mais,
Que veut Picard? il reste, il vient me rendre grace.



SCENE II.

M. de PLINVILLE, PICARD.

M. de PLINVILLE.

HÉ bien, es-tu content? tu conserves ta place.

PICARD.

Point du tout; car je viens demander mon congé.

M. de PLINVILLE.

Mais c'est toi que je veux garder,

PICARD.

Bien obligé :
Mais, moi, je veux ſortir, voilà la différence.

M. de PLINVILLE.

Pourquoi ?

PICARD.

Parce qu'il eſt plus naturel, je penſe,
Que je m'en aille, moi. Vous voulez renvoyer
Du monde ; c'eſt à moi de partir le premier,
Car je ſuis le plus vieux.

M. de PLINVILLE

Tu m'es trop néceſſaire :
Je ſuis accoutumé...

PICARD.

Je n'y ſaurois que faire.
Et d'ailleurs, je ſuis las de ſervir : en deux mots ;
Je vais me repoſer.

M. de PLINVILLE.

Eh mais, c'eſt un repos,
Une retraite enfin que ton ſervice.

PICARD.

Peſte !
Une belle retraite ! & c'eſt moi ſeul qui reſte !

M. de PLINVILLE.

Tout eſt changé, Picard. Nous allons à Paris.

PICARD.

Raiſon de plus, Monſieur. Je reſte en mon pays.
Enfin, je vous l'ai dit, je veux être mon maître.

M. de PLINVILLE.

Quoi ! tu veux me quitter, après m'avoir vu naître ;
Toi qui devois & vivre & mourir avec moi ?

PICARD.

Il vaut encore mieux vivre & mourir chez ſoi.

M. de PLINVILLE.

Je t'aimois, je croyois que tu m'aimois de même.

PICARD.

Cela n'empêche pas, Monſieur, qu'on ne vous aime.
Mais, après cinquante ans, on eſt bien aiſe, enfin,

De vivre un peu tranquille : il faut faire une fin.

M. de PLINVILLE.

Il a raiſon ; & c'eſt peut-être une injuſtice
D'exiger qu'il me faſſe un ſi grand ſacrifice.
Pourquoi vouloir ailleurs l'empêcher d'être heureux ?
Il faut aimer les gens, non pour ſoi, mais pour eux.
Il va ſe réunir à ſon petit ménage,
A ſa femme, à ſes fils : il eſt tems, à ſon âge ;
Et quand j'aurai beſoin de lui, je me dirai,
IL VIT CONTENT : alors je me conſolerai.
Mais tu pleures, je crois ?

PICARD.

Je ne puis m'en défendre.
Moi, vous quitter, après ce que je viens d'entendre ?
J'en ſerois bien fâché. Je reviens ſur mes pas,
Monſieur, ſi vous voulez, je ne partirai pas.

M. de PLINVILLE.

Depuis aſſez long-tems, mon ami, tu travailles :
Non, non, décidément, je veux que tu t'en ailles.

PICARD.

Voyez donc ! il me chaſſe au bout de cinquante ans !
Je ne veux plus ſortir.

M. de PLINVILLE.

Ne ſors pas, j'y conſens.
Mais pourquoi te fâcher ainſi depuis une heure ?

PICARD.

J'ai tort. Encore un coup, je veux reſter.

M. de PLINVILLE.

Demeure.

PICARD.

Pardonnez. Je ſuis bruſque & de mauvaiſe humeur :
Mais dans le fond, Monſieur, croyez que j'ai bon cœur.

M. de PLINVILLE.

Tu viens de m'en donner une preuve certaine.
Il eſt vrai qu'un moment tu m'as fait de la peine,
Mais tu m'as fait encore plus de plaiſir.
(*En le ſerrant dans ſes bras.*)
Allons,
Mon vieux ami, jamais nous ne nous quitterons.

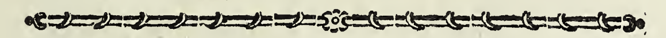
Me le promets-tu bien ?

PICARD.

Eſt-ce encore un reproche ?

M. de PLINVILLE.

Non, mon cher. Laiſſe-moi, car Morinval s'approche.
(*Picard ſort.*)
(*Il regarde Morinval, qui s'avance, ſans le voir.*)
Ma fille a déclaré qu'elle ne l'aimoit pas.
Il eſt au déſeſpoir : il ſoupire tout bas.
Conſolons-le.



SCENE III.

M. de PLINVILLE, M. de MORINVAL.

M. de PLINVILLE.

MON cher, ſortez donc, je vous prie,
De cette taciturne & morne rêverie.
Votre malheur, au fond, ſe réduit à ce point,
C'eſt que l'on vous a dit qu'on ne vous aimoit point;
Je ſens qu'un pareil coup d'abord eſt un peu rude :
Mais vous voilà guéri de votre incertitude.

M. de MORINVAL.

Le beau remede !

M. de PLINVILLE.

Enfin il, vaut mieux, Morinval,
Être, d'avance, inſtruit de ce ſecret fatal.
Angélique, d'ailleurs, n'eſt pas la ſeule au monde :
Il ſe peut qu'à vos ſoins un autre objet réponde.

M. de MORINVAL.

Je n'en chercherai point. J'en ferai bien le vœu.

M. de PLINVILLE.

Tenez s'il faut qu'ici je vous faſſe un aveu,
J'approuve ce deſſein. Dans un champêtre aſyle,
Vous menez une vie aſſez douce & tranquille,
Sur-tout, vous êtes libre; oui, peut-être, en effet,
Le veuvage, après tout, eſt-il mieux votre fait.

M. de MORINVAL.

Vos consolations m'irriteroient, je pense,
Si je n'avois déjà pris mon parti d'avance.
Mais je l'ai pris. Ceci ne m'a point étonné.
Je déplais, dès long-tems je l'avois soupçonné :
Je suis heureux ici, comme dans tout le reste.
Aussi ce n'étoit point cela, je vous proteste,
Qui me faisoit rêver : je voudrois aujourd'hui,
Ne pouvant rien pour moi, travailler pour autrui.

M. de PLINVILLE.

Comment ?

M. de MORINVAL.

Oui, vous serez de mon avis, j'espere.
Je viens de découvrir un important mystere.

M. de PLINVILLE.

Ah! voyons.

M. de MORINVAL.

Angélique est rebelle à mes vœux;
Mais vous ne savez pas qu'un autre est plus heureux.

M. de PLINVILLE.

Bon! un autre ?

M. de MORINVAL.

Oui, vraiment.

M. de PLINVILLE.

Et quel est donc cet autre ?

M. de MORINVAL.

C'est Belfort.

M. de PLINVILLE.

Belfort.

M. de MORINVAL.

Oui.

M. de PLINVILLE.

Quelle erreur est la vôtre !
Mais vous n'y pensez pas.

M. de MORINVAL.

Vous pouvez, à présent,
Rire, vous récrier, trouver cela plaisant :
Il n'en est pas moins vrai que votre fille l'aime :
J'en suis sûr.

M. de PLINVILLE.

Quoi! vraiment ?.... ma ſurpriſe eſt extrême.

M. de MORINVAL.

Ils s'aiment.... d'un amour ſage, honnête, diſcret:
Il l'aime ſans le dire, elle brûle en ſecret.
Cette honnêteté même eſt ce qui m'intéreſſe,
Et je veux, près de vous, protéger leur tendreſſe.
Ecoutez: je ſuis riche, & plus que je ne veux.
Je ſuis veuf.... pour toujours, ſans enfans, ſans neveux.
J'aime Belfort, je veux lui tenir lieu de pere.
Il me paroît bien né, ſenſible, doux; j'eſpere
Qu'aidé de mon crédit, il fera ſon chemin,
Et d'Angélique, un jour, méritera la main.
Et moi, dès aujourd'hui, mon ami, je m'engage
A donner à Belfort ma terre en mariage.

M. de PLINVILLE.

Laiſſez-moi reſpirer. Quel deſſein généreux!
Eh quoi, mon cher ami vous faites des heureux,
Et vous doutez encore ſi vous-même vous l'êtes!....
Mais que de ces enfans les amours ſont diſcrètes!
Moi, j'en eſtime encore une fois plus Belfort.
Angélique eſt aimable; il l'aime, il n'a pas tort;
Ni ma fille non plus, car il eſt fait pour plaire.

M. de MORINVAL.

Votre niece s'avance. Ayons ſoin de nous taire.

SCENE IV.

Mde. de ROSELLE, M. de PLINVILLE, M. de MORINVAL.

Mde. de ROSELLE, *de loin, à part.*

Il faut les écarter de notre rendez-vous.
(*Haut.*)
Encore ici, Meſſieurs? Eh mais, qu'y faites-vous?
Ma tante ſe plaint fort, & dit qu'on l'abandonne,
Qu'on ſe promene: au fond, elle a raiſon.

M. de PLINVILLE.

Pardonne.

Mde. de ROSELLE.

Savez-vous qu'en effet, cela n'est pas galant ?

M. de MORINVAL.

Monsieur me consoloit.

Mde. de ROSELLE.

Mon oncle est consolant;
Je le sais; mais, de grace, allez trouver ma tante.

M. de PLINVILLE.

Oui, dès qu'elle me voit, elle paroît contente.
Adieu.

(*bas à Morinval, en s'en allant.*)

Redites-moi vos résolutions;
Car j'aime avec transport les belles actions.

SCENE V.

Mde. de ROSELLE, *seule.*

La place est libre, au moins pour quelque tems, j'espere;
Et Belfort, à présent, peut amener son pere.
Ce jeune homme m'inspire une tendre amitié.
Cette pauvre cousine aussi me fait pitié.
Je voudrois les servir, & venir à leur aide.
Ne pourrai-je à leurs maux apporter de remède ?

SCENE VI.

M. BELFORT, Mde. de ROSELLE

Mde. de ROSELLE.

C'est vous, Monsieur! quoi! seul? pourquoi n'avez-vous pas
Amené votre pere ?

M. BELFORT.

Il est à deux cents pas?

Au bois de Rochefort.

Mde. de ROSELLE.

Qui l'empêchoit, de grace,
De venir avec vous jusques dans cette place?

M. BELFORT.

En voici la raison : Il differe d'entrer,
Parce qu'il ne veut pas encore se déclarer.
D'abord je vous annonce une grande nouvelle.
La fortune pour lui cesse d'être cruelle.
Le jeu le ruina : par un nouveau retour,
Le jeu, plus que jamais, l'enrichit en ce jour.
Et moi, sentant qu'enfin mon sort n'est plus le même;
Que je puis, au contraire, enrichir ce que j'aime,
J'ai tout dit à mon pere. Il approuve mon feu!
Et consacre à son fils tout le produit du jeu.

Mde. de ROSELLE.

C'est le placer fort bien.

M. BELFORT.

Ce n'est pas tout encore.
On aime à se vanter de ce qui nous honore.
J'ai parlé des bontés que vous aviez pour moi;
Et je vous ai nommée.... « O ciel! (dit-il) eh! quoi?
» Madame de Roselle! elle doit m'être chere :
» Une tendre amitié m'unissoit à son pere. »
Enfin il veut vous voir, il veut vous consulter.

Mde. de ROSELLE.

Un tel empressement a droit de me flatter.

M. BELFORT.

Sur moi, dit-il, il a quelques desseins en tête.
Ainsi vous comprenez le sujet qui l'arrête.
Avant de voir personne, il voudroit vous parler.

Mde. de ROSELLE.

Au bois de Rochefort hâtons-nous donc d'aller

M. BELFORT.

Ah! ciel! je vois venir l'adorable Angélique.
Permettez qu'avec elle une fois je m'explique.

Mde. de ROSELLE.

Pas encor.

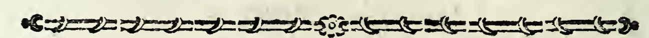
M. BELFORT.

Je voudrois savoir si, dans le fond,

On m'aime.

Mde. de ROSELLE.

L'on vous aime, & je vous en répond.
Laiſſez-moi lui parler.



SCENE VII.

Les PRÉCÉDENS, ROSE, ANGÉLIQUE.

ROSE, *de loin à Angélique.*

Ah! Dieu! Mademoiſelle!
Monſieur Belfort avec Madame de Roſelle.

ANGÉLIQUE.

Roſe diſoit, Monſieur, que vous étiez parti.

M. BELFORT.

Qui? moi, quitter ces lieux? jamais. J'étois ſorti
Un moment.

Mde. de ROSELLE.

Quelquefois un ſeul moment amene
Bien des choſes.

M. BELFORT.

Sans doute; & j'oſe croire à peine
Au changement....

Mde. de ROSELLE, *à M. Belfort.*

(*bas.*) (*haut.*)
Paix donc. Qu'on me ſuive à l'inſtant.

ANGÉLIQUE.

On ne peut donc ſavoir?....

Mde. de ROSELLE.

Pardon, l'on nous attend
Pour conclure une affaire.... une affaire preſſée,
Dans laquelle vous-même êtes intéreſſée.
Sans adieu.

(*Elle ſort avec M. Belfort.*)

SCENE VIII.

ROSE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Que dit-elle? une affaire, où je suis
Intéressée!.... Et mais, à ceci je ne puis
Rien comprendre....

ROSE.

Ni moi. Monsieur Belfort m'étonne,
Car je l'ai vu partir.

ANGÉLIQUE.

Tiens, Rose, je soupçonne
Qu'il lui vient d'arriver un bonheur imprévu.

ROSE.

Vous croyez? ah! tant mieux.

ANGÉLIQUE.

Jamais je ne l'ai vu
Si joyeux ni si vif, sur-tout jamais si tendre.
Il ne m'a dit qu'un mot, qui sembloit faire entendre....
Que te dirai-je, enfin? J'espere, en vérité....

ROSE.

Tout ceci pique aussi ma curiosité.
Voici Monsieur. Comment! il est presque en colere.
Pour la premiere fois, qui peut donc lui déplaire?

SCENE IX.

ROSE, ANGÉLIQUE, M. de PLINVILLE.

ANGÉLIQUE.

Mon pere, vous semblez fâché?

M. de PLINVILLE.

J'en fais l'aveu.
Oui, je sens qu'en ce monde, il faut souffrir un peu.

Morinval vient de faire une action nouvelle,
Auffi belle que l'autre, & peut-être plus belle....
En faveur de quelqu'un qui ne te déplaît pas,
Ma fille.... & dont je fais moi-même très-grand cas.
Mais, par malheur, ce plan ne plaît pas à ta mere.
Nous la preffons en vain : elle a du caractere.
De là quelques débats. Moi, qui n'y fuis point fait,
J'ai laiffé Morinval défendre fon projet,
Et je viens refpirer.

ANGÉLIQUE.

Et ne pourrai-je apprendre ?....

M. de PLINVILLE.

Pas encore. Avant peu, ma femme va fe rendre,
Car elle a de l'efprit. Puis, tour-à-tour, il faut
L'un à l'autre céder : moi, j'ai cédé tantôt.
A vendre cette terre elle étoit décidée :
J'ai, quoiqu'avec regret, adopté fon idée.

ANGÉLIQUE.

Vous avez confenti ?

M. de PLINVILLE.

Mon enfant, que veux-tu ?
Moi, je fuis complaifant, c'eft ma grande vertu.
Nous irons à Paris. Les champs, la capitale,
Toute demeure, au fond, pour le fage eft égale.

ANGÉLIQUE.

Par-tout où vous ferez, je ferai bien auffi,
Mon pere.

ROSE.

Cependant, nous étions bien ici.

M. de PLINVILLE.

Mais avec Morinval, je la vois qui s'avance.
S'ils pouvoient tous les deux être d'intelligence!
Nous ferions tous contens.



SCENE

SCENE X.

ROSE, ANGÉLIQUE, Mde. de PLINVILLE, M. de MORINVAL, M. de PLINVILLE.

M. de MORINVAL.

De grace, permettez,
Madame...

Mde. de PLINVILLE.

C'eſt en vain que vous me tourmentez.
Ne me parlez jamais de Belfort. (*à Angélique.*)
A merveille!
C'eſt vous qui m'attirez une ſcene pareille.

ANGÉLIQUE.

Je ne ſais pas encor de quoi vous m'accuſez.

Mde. de PLINVILLE.

Vous ſouffrez près de vous des amans déguiſés...

ANGÉLIQUE.

De ce déguiſement j'ignore le myſtere.
Seroit-il autre choſe ici qu'un Secretaire?

Mde. de PLINVILLE.

Je vous dis qu'il vous aime.

ANGÉLIQUE.

Hé bien donc, je le croi.
S'il lui plaît de m'aimer, eſt-ce ma faute, à moi?

Mde. de PLINVILLE.

Vous-même, vous l'aimez.

ANGÉLIQUE.

Qui vous dit que je l'aime?
A peine, en ce moment, ſi je le ſais moi-même.

ROSE.

Et quand cela ſeroit, je l'aime bien auſſi;
Ces Meſſieurs... tout le monde, en un mot, l'aime ici.

M. de PLINVILLE.

Roſe, vous tairez-vous? modérez votre zele.

ROSE.

Mais, c'eſt que vous grondez toujours Mademoiſelle.

M. de PLINVILLE.

Ne grondons point, ma femme; entendons-nous: cauſons.
Pour refuſer Belfort, quelles ſont vos raiſons !

Mde. de PLINVILLE.

Je ne veux point cauſer, je ne veux rien entendre.

M. de MORINVAL.

Il eſt aimable, honnête ; il vous convient pour gendre.

Mde. de PLINVILLE.

Il ne le ſera point.

M. de MORINVAL.

Que lui reprochez-vous ?

Mde. de PLINVILLE.

C'eſt un aventurier.

M. de MORINVAL.

Je le crois, entre nous,
Gentilhomme...

Mde. de PLINVILLE.

Oui ! qui n'a que la cape & l'épée.
S'il l'eſt, c'eſt encore pis; car il m'aura trompée.

M de MORINVAL.

C'eſt par diſcrétion.

Mde. de PLINVILLE.

D'ailleurs, il eſt ſans bien.

M. de MORINVAL.

Mais, encore une fois, je l'aiderai du mien.

Mde. de PLINVILLE.

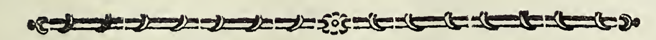
Mais encore une fois, gardez donc ces largeſſes:
Nous n'avons pas beſoin, Monſieur, de vos richeſſes.

M. de MORINVAL.

(*à M. de Plinville.*)

Je n'ai plus rien à dire, & je ſors. Vous voyez
S'il faut croire au bonheur que vous me promettiez !
Je ne puis d'Angélique être l'époux moi-même,
Et je ne puis l'unir avec celui qu'elle aime.
Rien ne me réuſſit; &, pour dire encore plus,
J'offre mon bien aux gens, & j'eſſuye un refus.

(*Il ſort.*)



SCENE XI.

ROSE, ANGÉLIQUE, Mde. & M. de PLINVILLE.

M. de PLINVILLE.

PAUVRE homme !... cependant il eſt humain, ſenſible :
Seroit-il malheureux ? cela n'eſt pas poſſible.
Non, il n'eſt d'homme à plaindre ici que le méchant.
Morinval d'un bon cœur a ſuivi le penchant :
Quoique ſon offre ait eu le malheur de déplaire,
C'eſt avoir fait le bien, qu'avoir voulu le faire.

ROSE, *qui s'étoit retirée au fond du théatre, revient en courant.*
Madame de Roſelle....

Mde. de PLINVILLE.
Hé bien ?

ROSE.
Eſt à deux pas ;
Elle amene un Monſieur, que je ne connois pas.

ANGÉLIQUE.
Un Monſieur ?

M. de PLINVILLE.
Quelque ami qui vient me voir.....

SCENE XII.

LES MÊMES, Mde. de ROSELLE, M. DORMEUIL.

Mde. de ROSELLE.

MA tante ;
Permettez que moi-même ici je vous préſente
Monſieur, un étranger qui déſireroit voir
Votre terre....

Mde. de PLINVILLE.

Au château nous allons recevoir
Monſieur....

M. DORMEUIL.

Je ſuis fort bien. A la premiere vue,
Madame, tout me plaît : une triple avenue,
Une entrée impoſante, un ſuperbe château,
Un parc immenſe ; enfin, tout eſt grand, tout eſt beau.
On ſait bien que jamais un acheteur ne loue ;
Mais cette terre, à moi, me plaît & je l'avoue.

M. de PLINVILLE.

L'acquéreur même auſſi me plairoit en tout point.

Mde. de ROSELLE.

Oh ! c'eſt un acquéreur.... comme l'on n'en voit point.

Mde. de PLINVILLE.

Monſieur s'annonce bien.

M. DORMEUIL.

Hai... que ſait-on ? peut-être
Gagnerai-je, Madame, à me faire connoître.

Mde. de PLINVILLE.

J'aime à le croire.

M. DORMEUIL.

Eh mais, ces bois ſont enchantés.
Les beaux arbres !

M. de PLINVILLE.

C'eſt moi qui les ai tous plantés.
Ces arbres dès long-tems me prêtoient leur ombrage.

M. DORMEUIL.

Ce n'eſt pas encor là votre plus bel ouvrage.
(*En ſaluant Angélique.*)
De la terre je vois le plus digne ornement.

M. de PLINVILLE.

Tout le monde en effet nous en fait compliment.
Vous paroiſſez, Monſieur, un digne & galant homme.

M. DORMEUIL.

Au fait, vous eſtimez votre terre la ſomme ?...

M. de PLINVILLE.
(Il arrête & regarde sa femme.)
Mais je crois qu'elle vaut.... Combien? (*)

Mde. de PLINVILLE.
Cent mille écus.

M. DORMEUIL.
Je ne contesterai point du tout là-dessus.
Je m'en rapporte à vous.

Mde. de PLINVILLE.
Un procédé si rare
Me touche.

M. DORMEUIL.
Il est tout simple. En outre, je déclare
Que j'entends bien payer la terre argent comptant.

M. de PLINVILLE.
A votre aise.

M. DORMEUIL.
Pardon, c'est un point important
Qui me regarde seul. Oui, je me crains moi-même.
J'ai sur certain article une foiblesse extrême.
Tenez, il faut qu'ici je vous fasse un aveu.
Le prix de votre terre est un argent du jeu :
Par cet achat, du moins je sauve une partie
De six cents mille francs, que dans une partie....

Mde. de ROSELLE.
Quoi! vous avez gagné deux fois cent mille écus?

M. DORMEUIL.
On peut bien les gagner, quand on les a perdus.

Mde. de PLINVILLE.
Quel est celui qui perd une somme si forte?

M. de PLINVILLE.
Bon! le connoissons-nous? ainsi, que nous importe?
Voyons celui qui gagne, & non celui qui perd.

Mde. de ROSELLE.
Eh! oui.

ANGÉLIQUE.
Le malheureux, sans doute, a bien souffert.

(*) Ce mouvement, cette question sont un impromptu infiniment heureux de M. Molé.

M. DORMEUIL.

Ma foi, c'eſt un joueur hardi, vif & tenace,
Un petit financier.

Mde. de PLINVILLE.

Un financier! de grace,
Vous le nommez?

M. DORMEUIL.

Dorval.

Mde. de PLINVILLE.

Je l'avois ſoupçonné;
Monſieur, c'eſt notre bien que vous avez gagné.

M. DORMEUIL.

J'aimerois mieux avoir gagné celui d'un autre.
Mais il pourroit encore redevenir le vôtre.
Il ne tiendra qu'à vous.

M. de PLINVILLE.

Comment?

M. DORMEUIL.

Rien n'eſt plus clair.
Je n'ai qu'un fils, Madame, un fils qui m'eſt bien cher:
Uniſſez-le, de grace, avec Mademoiſelle.
L'argent ſera pour vous, & la terre pour elle.

M. de PLINVILLE.

Monſieur...

M. DORMEUIL.

Vous héſitez, & vous avez raiſon.
Ne me connoiſſant pas. Mais Dormeuil eſt mon nom.
Mon habit vous annonce un ancien militaire.

Mde. de ROSELLE.

Oui, Monſieur étoit même un ami de mon pere,
N'ayant qu'un ſeul défaut, & mille qualités.
Ce parti me paroît très-ſortable.

(*bas à Angélique.*)

Acceptez.

M. de PLINVILLE.

Ma fille, tu pourrois rendre cela poſſible.

Mde. de PLINVILLE.

Je l'eſpere.

(*à M. Dormeuil.*)

Je ſuis on ne peut plus ſenſible.

A votre offre, Monſieur : je l'accepte.

M. DORMEUIL, *très-haut.*

Mon fils ;

Venez remercier Madame.

SCENE DERNIERE.

LES MÊMES, M. BELFORT.

M. BELFORT.

J'OBÉIS.

Mde. de PLINVILLE.

Ah ! que vois-je ?

Mde. de ROSELLE.

Ceci trompe un peu votre attente.

Mde. de PLINVILLE.

Comment ! voici le fils de Monſieur ?

Mde. de ROSELLE.

Oui, ma tante.

M. de PLINVILLE.

Je ne m'attendois pas à celui-ci, ma foi !
Voyez donc comme enfin tout s'arrange pour moi !

M. DORMEUIL, *à Madame de Plinville.*

Madame voudroit-elle, à préſent, ſe dédire ?

Mde. de PLINVILLE.

Monſieur eſt votre fils : je n'ai plus rien à dire,
Car je rendis toujours juſtice à ſes vertus.

M. BELFORT.

Ah ! de tant de bontés vous me voyez confus.
(*à Angélique.*)
Dormeuil vous aime autant que Belfort a pu faire ;
Et Belfort & Dormeuil. . .

ANGÉLIQUE.

Savent tous deux me plaire.

ROSE, *à M. Belfort.*

Pour moi, je ne ſais pas, Monſieur, ſi j'aurai tort ;

Mais je vous nommerai toujours Monſieur Belfort.

M. DORMEUIL.

J'ai, depuis quelque tems, eſſuyé bien des peines.
Enfin la chance tourne : il eſt d'heureuſes veines.

M. de PLINVILLE.

Moi, je n'ai jamais eu que du bonheur ; hé bien,
Je ſuis, en ce moment, preſque étonné du mien.

Mde. de ROSELLE.

Gardez votre bonheur, il vous ſied à merveille.

M. de PLINVILLE.

C'eſt qu'on ne vit jamais d'aventure pareille.
Je voudrois bien tenir notre ami Morinval :
Nous verrions s'il diroit encor que tout eſt mal !

Mde. de ROSELLE.

La raiſon ne vaut pas les ſonges que vous faites.
Puiſſions-nous être tous heureux comme vous l'êtes !

Mde. de PLINVILLE.

Il ne ſent pas qu'il l'eſt par haſard, cette fois.

M. de PLINVILLE.

Qu'importe le haſard, pourvu que je le ſois ?
En quelque ſorte on peut faire ſa deſtinée.
Mais récapitulez avec moi ma journée.
On étoit convenu d'un voyage ſur l'eau.
Si nous partions, le feu conſumoit le château.
On reſte ; on l'éteint. Belfort, mon Secretaire,
Plaît à ma fille, il eſt fils d'un vieux militaire.
Je perds cent mille écus : fort bien. Voilà d'abord
Que celui qui les gagne eſt pere de Belfort.
Monſieur me fait une offre auſſi noble que franche ;
Et, ſans avoir joué, moi, je prends ma revanche.
Il propoſe ſon fils ; &, par un tour plaiſant,
Ma femme le reçoit, tout en le refuſant ;
Et ma fille, d'abord un peu contrariée,
Au gré de ſes deſirs ſe trouve mariée.

Mde. de ROSELLE.

Il s'en ſuit ?...

M. de PLINVILLE.

Que nos maux ſe réduiſent à rien,
Et que j'ai grand ſujet de dire : TOUT EST BIEN.

FIN.